
AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de solidarité.

Heide Goettner-Abendroth

Sociétés matriarcales du passé et émergence du patriarcat

des femmes Antoinette Fouque 2025

570 pages, 30 €

Introduction	Le développement des recherches matriarcales modernes	2
Chapitre 1	La nouvelle idéologie de la "guerre éternelle"	2
Chapitre 2	Le Paléolithique : le développement des sociétés centrées sur la mère	5
Chapitre 3	Le néolithique en Asie occidentale : agriculture et sociétés matriarcales	11
Chapitre 4	Le Néolithique dans la zone méditerranéenne et en Europe	19
Chapitre 5	Age du bronze en Eurasie : premières sociétés patriarcales et résistance	27
	La situation en Asie mineure et la question des Amazones	33
Chapitre 6	Age du bronze et du fer Asie occidentale : émergence de l'Etat et Empire	40
Chapitre 7	Age du bronze et âge du fer en Europe : montée du patriarcat	51
Chapitre 8	Bronze et fer au nord des Alpes : patriarcat et éléments matriarcaux	62

Introduction

Le développement des recherches matriarcales modernes et leur pertinence pour l'histoire

Une clarification du concept. (...) Contrairement aux apparences, il n'est pas le pendant du terme de "patriarcat", ce qui signifie "domination ou règne des pères". Aussi, traduire "matriarcat" par "domination ou règne des mères" n'est ni linguistiquement ni factuellement juste. (...) Aussi traduisons-nous correctement le mot "matriarcat" par "au commencement, les mères".

Il existe ici des chevauchements majeurs entre les recherches des peuples autochtones sur leurs propres sociétés et les Recherches matriarcales modernes et leur définition appropriée du matriarcat. (...) la nouvelle définition du "matriarcat" (...) a été développée de manière inductive, pas à pas, au moyen de l'observation analytique de ces sociétés l'une après l'autre. Au cours de ce processus, une définition explicite et systématique du "matriarcat" a été graduellement mise au point, reflétant la structure fondamentale de la forme sociétale matriarcale, aux quatre niveaux mentionnés, commune à toutes les sociétés existantes de ce type.

Cette définition structurale (...) affirme que la *forme matriarcale d'une société*

- est, au niveau économique, une société de *réciprocité économique équilibrée*, dans laquelle les femmes gèrent les biens essentiels tels que la terre, les habitations et la nourriture (...); une telle économie n'accumule pas les biens mais les distribue en les donnant ;
- est, au niveau local, fonde sur la parenté matrilineaire, dont les principales caractéristiques sont une organisation clanique fondée sur la matrilinearité (parenté selon la lignée maternelle) et la matrilocalité (résidence avec la mère ou près de celle-ci) ; en même temps, *les sexes ont une égale valeur* (égalité de genre) ;
- représente, au niveau politique, une *société de consensus*, qui s'appuie sur la politique locale dans les maisons claniques et sur un système de délégués masculins, porte-parole de leurs clans lors des rassemblements extérieurs plus vastes, qui confère aux hommes leur propre sphère d'activité et un statut social ; (...) il en résulte non seulement une société égalitaire en genre, mais également une *société pleinement égalitaire* ;
- est, au niveau culturel, fondée sur une *culture sacrée* dotée de systèmes religieux et idéologique complexes, où la croyance en la renaissance constitue la notion fondamentale de la vie sur terre et dans le cosmos. Le monde entier est considéré comme *divinité féminine* dans toutes ses manifestations, ce qui inclut le masculin.

Chapitre 1

La nouvelle idéologie de la "guerre éternelle" : réflexions critiques sur les premiers temps de l'histoire

Le théoricien de la guerre, archéologue de formation, *Lawrence H. Keely* est devenu une référence pour cette façon de penser : il voit la "guerre" faire rage partout et tout le

temps parmi les humains, y compris dans les sociétés autochtones non étatiques. (...) Pour atteindre son objectif, Keely interprète chaque mur et chaque fossé autour d'un village néolithique comme une "fortification" de type militaire - alors qu'il s'agissait plus vraisemblablement de moyens de défense contre les animaux sauvages notamment. Selon lui, les pointes de flèches dans les tombes ne sont plus des offrandes faites aux morts ; ce sont au contraire des "instruments meurtriers" répandus parmi les ossements - si bien que presque personne, semble-t-il, n'aurait pu mourir de mort naturelle.

Et ainsi, il trouve déjà la "guerre" au Paléolithique (par exemple, dans la nécropole du Jebel Sahaba, en Egypte nubienne, 14 000-12 000 avant notre ère. ...) La "guerre" est donc littéralement invoquée dans les premiers temps de l'histoire, et dans la mesure où sa présence était prétendument constante, on se demande comment l'humanité aurait réellement pu survivre. (...) Sont, aussi, censés être constamment en guerre (...) les Yanomamis du Brésil, les Iroquois d'Amérique du Nord et les Nayar du Sud de l'Inde.

Une querelle est une sorte d'autodéfense qui a cours dans les sociétés tribales où n'existent pas d'institutions formelles légales pour concilier des intérêts concurrents. Les querelles pouvaient avoir pour origine l'insulte, le vol, un conflit à propos de ressources telles que l'eau, les terres de chasse ou de pâture. En outre, si des querelles surgissent chez des peuples autochtones, y prennent part non pas tous les hommes aptes à combattre, mais uniquement un chef et ses partisans, un petit groupe représentant tous les autres membres de la tribu. L'objectif n'est jamais d'anéantir l'ennemi. Plus souvent, il s'agit de batailles par procuration entre chefs, et la mort de l'un d'eux met en général fin au combat, en raison de l'effet symbolique ; cela indique qu'une telle victoire ritualisée vise à causer le moins de victimes possible.

Mais cela n'équivaut pas à une "guerre", ou à une "société guerrière". En effet, la "guerre" que font les civilisations structurées en tant qu'Etats hiérarchiques est différente. C'est une institution, c'est-à-dire une entreprise organisée à grande échelle qui présuppose une armée permanente, soumise à une stricte discipline et à un commandement autoritaire. Elle peut être menée sur une longue durée et, à la différence d'une querelle spontanée, peut entraîner des dégâts dévastateurs. La guerre comme organisation sert à conquérir un territoire, à détruire des ennemis et à assurer la domination, toutes choses hors de portée d'une querelle. Ce genre de domination, dans les sociétés étatiques civilisées, signifie toujours patriarcat.

Les "êtres masculins" ne sont, d'ailleurs, pas belliqueux par nature, comme nous l'ont montré des hommes dans les sociétés pacifiques, passées et présentes, y compris, à titre personnel, certains hommes dans notre société patriarcale moderne. Le bellicisme n'est pas une nécessité innée, mais une invention.

Un préjugé répandu veut qu'une plus grande division du travail et une plus grande différenciation sociale induisent automatiquement hiérarchie et domination - ce qui n'a pas été démontré. Une telle hiérarchisation ne se produit pas même lorsqu'il y a une large division du travail, du moment que les différentes sortes de tâches sont considérées comme ayant une égale valeur, et les sociétés autochtones nous en offrent quantité de témoignages.

La situation n'est pas meilleure eu égard aux fossés et aux murs. (...) Il pourrait tout aussi bien s'agir de fossés pour drainer les sites de peuplement dans les régions humides ou de murs de protection contre les inondations et la boue venant de fleuves ou de rivières proches ; et ils offraient de même aux habitants une protection contre les animaux sauvages. Les fossés pourraient aussi avoir eu des fonctions religieuses, en tant que lieux de sépulture, et les murs avoir servi de séparation par rapport aux esprits occupant le monde extérieur.

Certains prétendent que la "guerre" était déjà manifeste au Paléolithique moyen, comme le montrerait l'exemple de Krapina dans le Nord de la Croatie. Dans cette région, sous un affleurement rocheux de la colline de Husnjak, ont été mis au jour les restes fossiles de quelque soixante-dix Néandertaliens. La découverte a été datée de 130 000 ans. Les ossements montrent des traces de coupures et d'éraflures. (...) On peut donner à ce scénario une interprétation totalement différente : il indique un rituel mortuaire courant au Paléolithique et au cours des millénaires suivants, la coutume de l'"inhumation secondaire", selon laquelle les morts étaient d'abord inhumés individuellement, puis, une fois les tissus mous décomposés, les ossements étaient exhumés, nettoyés et séparés, puis rassemblés en un lieu sacré pour une seconde inhumation lors d'une autre cérémonie. Cette coutume est bien documentée en ethnologie.

Le nombre de "massacres" invoqués comme preuve de guerre permanente au Néolithique s'amenuise considérablement. Pour l'Europe centrale, seuls demeurent deux exemples incontestables, en l'occurrence l'attaque contre un village près de Talheim et celle contre un autre village près d'Eulau, tous les deux en Allemagne. Dans le cas de Talheim, près d'Heilbronn, les squelettes de trente-quatre individus étaient mélangés en désordre, comme si on les avait jetés dans le puits (vers 5100). Dans celui d'Eulau, près de Naumburg, il y avait treize corps, ceux de personnes qui avaient été mises à mort et inhumées très soigneusement par leurs proches après une attaque (vers 2500). Dans les deux cas, il s'agit de véritables massacres où les victimes ont été frappées par derrière, comme en attestent les fractures crâniennes.

Que devons-nous en penser ? (...) Tout d'abord, il est important de défaire le lien automatique entre "massacre" et "guerre". (...) Nous avons affaire à des conflits armés à échelle réduite, de courte durée et spontanés, et qui n'avaient derrière eux aucune organisation institutionnelle militaire. Ils surgissaient pour des motifs personnels tels que la vengeance pour atteinte à l'honneur, en rétorsion pour un vol, ou pour des litiges à propos de ressources. Seuls quelques hommes menaient l'attaque. (...) Si nous considérons aussi le temps écoulé entre ces deux exemples, (...) ils semblent davantage faire figure d'exception dans une très longue période qui s'étend sur des millénaires.

Il est évident que, au cours de ces très longues périodes temporelles, la plupart des gens ont vécu pacifiquement - ce qui est particulièrement flagrant par comparaison avec la situation actuelle ! (...) Au lieu de diminuer, la violence et la guerre augmentent visiblement avec l'essor de la hiérarchie sociale dès l'apparition des Etats et des empires. Cela montre que l'hypothèse d'un Etat qui pacifierait la pulsion agressive de l'être humain est à l'évidence erronée.

Chapitre 2

Le Paléolithique en Asie occidentale, dans la zone méditerranéenne et en Europe : le développement des sociétés centrées sur la mère

L'Afrique est (...) le berceau des humains anatomiquement modernes. (...) Leurs plus anciens vestiges de squelettes et d'outils proviennent d'Afrique du Sud (Florisbad, 250 000-200 000 ; Klasies River Mouth, 150 000 ; grotte de Blombos, 100 000). (...) parce que le niveau de la mer avait baissé d'environ 170 mètres au cours des périodes glaciaires, ils ont pu atteindre ce que sont les actuelles grandes îles indonésiennes de Bornéo, des Philippines et de Java, puisqu'elles étaient alors reliées au plateau continental.

Cueillir était probablement une activité plus intensive pour les femmes que pour les hommes, parce qu'elles devaient nourrir leurs enfants et se nourrir. A partir de fibres végétales, elles fabriquaient des écharpes et des sangles pour porter les tout petits enfants ainsi que des filets et des paniers pour transporter ce qu'elles récoltaient. Ces équipements spécifiques à la cueillette ont été développés par les femmes, et les femmes autochtones utilisent aujourd'hui encore des écharpes de portage pour bébés et des paniers avec sangle de tête. Les femmes tissaient à l'aide de petites branches des nattes et des écrans coupe-vent, qui a-étaient aussi utilisés comme toit pour des abris rudimentaires, les premiers lieux d'habitation, afin de protéger les jeunes enfants de la pluie et de la forte chaleur. Des abris de cette sorte, inventés il y a quelque 1,8 million d'années, ont été découverts dans les gorges d'Olduvai, en Tanzanie. Ainsi, les femmes en tant que mères ont eu un rôle moteur dans la première évolution humaine, en raison de leur responsabilité quant à la survie de l'espèce.

C'étaient les femmes qui fabriquaient les petits couteux et grattoirs de pierre pour préparer la nourriture, couper la viande et traiter les peaux et les os. L'idée que les femmes travaillaient uniquement avec des matériaux tendres, comme le bois, et les hommes avec des matériaux durs, comme la pierre, s'est révélée être un stéréotype obsolète.

L'importance de la chasse a été et est toujours grandement surestimée dans l'archéologie conservatrice. L'image de l'"Homme Chasseur", à l'origine de la première économie et de la première culture, réapparaît encore régulièrement dans la littérature : entouré d'une mystique d'aventure et d'héroïsme, il est le prédécesseur du "Grand Homme". Dans cette optique, les outils de pierre sont attribués seulement aux hommes et sont examinés et décrits en détail. (...) Les outils sont catégoriquement qualifiés d'"armes", bien que nous ayons affaire à du matériel de chasse.

Les femmes cueillaient à la fois pour elles-mêmes et pour leurs enfants, et elles partageaient la nourriture avec les hommes, ainsi étaient-elles les seules à assurer l'alimentation de base. En outre, dans l'alimentation quotidienne, les végétaux procuraient la variété de nutriments nécessaires au corps pour jouir d'une bonne santé. Dans toutes les différentes zones climatiques et toutes les régions du monde, les cueilleuses possédaient une connaissance vaste et approfondie du monde végétal qui faisait partie de leur culture - comme c'est encore manifeste dans les sociétés de cueillette d'aujourd'hui.

Troisièmement, les femmes ont mis au point l'art éminent de conservation des plantes grâce au séchage, au fumage, à la torréfaction et à la congélation, ainsi que le stockage de vivres pour l'hiver afin qu'il pût y avoir quantités de produits végétaux dans l'alimentation.

Il a été désormais prouvé que les femmes que les femmes elles aussi chassaient lorsqu'elles le désiraient. Physiquement, elles étaient aussi grandes et fortes que les hommes - comme nous pouvons le constater dans les sociétés autochtones contemporaines. Même leurs enfants ne les gênaient pas ; elles attachaient les tout-petits sur leur dos et les transportaient ainsi. (...) Au Paléolithique également, les femmes chassaient le petit gibier, tel que lièvre arctique, perdrix des neiges, oie sauvage, canard et faisan, qu'elles attrapaient en posant des collets et des pièges. Elles savaient aussi comment jeter des lances et étaient devenues expertes dans le maniement de l'arc et des flèches, et elles participaient aux battues des chasses au gros gibier.

Appeler une telle économie "économie de chasseur-cueilleur" est tout simplement inexact. L'expression chasseurs et cueilleuses" est bien meilleure.

Il est facile de se rendre compte que, probablement, les hommes dépendaient plus des compétences des femmes que l'inverse. L'une de ces aptitudes des femmes essentielle pour la survie était d'entretenir le feu dans les grottes ainsi que dans les tentes et les huttes des camps de plein air. (...) C'étaient vraisemblablement les femmes qui rassemblaient de petites braises dans des récipients et soufflaient dessus pour raviver le feu du camp. Dans les huttes, tout le monde avait besoin de chaleur pour survivre durant les périodes glaciaires, notamment les enfants en bas âge, si importants pour la survie de l'espèce. (...) Toutes les sociétés autochtones reconnaissent les femmes en tant que gardiennes du feu, tant dans les régions froides septentrionales que dans les régions chaudes méridionales.

Se vêtir a été une autre innovation essentielle à la vie durant les ères glaciaires. Les femmes ont confectionné des vêtements à partir de fourrures ; poinçons et aiguilles en os pour coudre, devenues de plus en plus fines au cours du temps. Au Paléolithique moyen, les Néandertaliennes savaient déjà comment traiter les fourrures pour en faire des vêtements (vers 100 000). Ces innovations ont d'abord permis aux humains de s'aventurer, depuis des régions plus chaudes, jusque dans l'Europe de l'âge glaciaire.

Un autre savoir-faire crucial des femmes était leur capacité à construire des abris servant à protéger de la chaleur, du froid, de la pluie et du vent. (...) Puisque les femmes construisaient ces refuges, ils étaient leur propriété. Nous connaissons des peuples de Mongolie qui aujourd'hui les yourtes appartiennent aux femmes. (...) Construire et décorer les habitations de glaise permanentes chez les peuples autochtones en Afrique et dans les Amériques relève uniquement du travail des femmes.

Il est significatif que tous les biens transportés sur de longues distances étaient des produits de luxe, non nécessaires pour la vie quotidienne. (...) le concept de "troc" échoue (...) à convaincre, puisqu'il s'agissait très probablement de dons réciproques au cours de rencontres régulières ou de hasard. Il existe d'intéressants parallèles ethnologiques, comme le célèbre "cercle de la Kula" des gens des îles Trobriand, en Mélanésie. (...) Les dons étaient

destinés à manifester les intentions pacifiques des voyageurs et à renforcer les liens d'amitié entre les peuples de ces différents groupes d'îles, et par conséquent à éviter conflits et combats. Nous avons donc affaire à une méthode de maintien de la paix très efficace, qui fonctionnait extraordinairement bien. Des motivations semblables auraient pu animer les humains du Paléolithique, qui, de la même façon, lorsqu'ils en rencontraient d'autres, pouvaient éviter les conflits et communiquer amicalement grâce à des dons considérés comme des gages de paix.

En résumé, au sujet de l'économie paléolithique, nous pouvons dire que ni les activités de chasse, souvent dangereuses, des hommes ni l'économie de subsistance, extrêmement variée, des femmes ne conduisaient à une prédominance sociale des uns par rapport aux autres. De plus, lorsque c'était nécessaire, les activités des hommes et des femmes se recoupaient, aussi n'entraînaient-elles aucune stricte attribution des rôles liée au sexe. Les différents types de travail n'étaient pas classés comme étant "supérieurs" ou "inférieurs", parce que les principes hiérarchiques leur étaient totalement étrangers. Bien sûr, certaines femmes et certains hommes s'élevaient au rang de leaders, mais il n'existait aucune institution sociale pour marquer la domination. Les recherches ethnologiques ont permis de découvrir des conditions quasi similaires parmi l'un des groupes de population aux racines les plus anciennes, les Khoïsan d'Afrique australe, dans la mesure où ils adhèrent encore à leur ancienne économie de cueillette et de chasse dans le désert du Kalahari.

La preuve la plus éclatante de l'égalité entre les sexes est fournie par les lieux de sépulture paléolithiques (comme la Ferrassie, en France, et Es Skhul sur le mont Carmel, en Palestine/Israël). Hommes et femmes étaient parés d'ornements similaires, faits de coquillages, de coquilles d'escargots, de dents d'animaux, les hommes légèrement davantage que les femmes. Mais dans les sépultures de crânes, c'était l'inverse : les crânes des femmes étaient ornés de cordons de coquillages d'escargots, et ceux des hommes en étaient dépourvus. Ces découvertes sont néanmoins si rares qu'il est difficile d'en tirer des conclusions.

Durant les longues périodes culturelles antérieures (...) la liberté de mouvement des femmes n'était en rien restreinte, et n'étaient donc reconnues ni "paternité", ni "lignée paternelle". Tant l'idée que le terme de paternité étaient inconnus. La maternité, d'autre part, était toujours connue, parce qu'elle découlait de l'acte même de la naissance, et ainsi les enfants étaient toujours considérés comme *ses* enfants à *elle*. Compte tenu de la liberté et des changements fréquents prévalant dans les relations sexuelles entre les femmes et les hommes, il n'est même pas certain que leur étaient connu le lien entre la conception et la naissance. Ils croyaient probablement que les femmes créaient la vie à partir d'elles-mêmes - exactement comme la terre Mère. L'idée était, notamment, que les enfants venaient des ancêtres et non d'un homme.

L'un des premiers ethnologues à séjourner chez les Triobrandais a encore observé la croyance que les enfants ne sont pas engendrés par les hommes, mais par les esprits des ancêtres retournant à la vie par l'intermédiaire d'une jeune femme du même clan. Les détails concrets de la procréation leur étaient inconnus. La même conception a été rapportée par le premier explorateur de Mosuo : les enfants, lorsqu'on les interrogeait au sujet de leur père,

nommaient le frère de leur mère, car le terme de "père" et le concept de paternité biologique leur étaient étrangers.

Les gibbons, parce qu'ils vivaient en couple, ont (...) servi comme preuve que le mariage monogame fidèle était le socle du comportement humain. Quant aux chimpanzés, les points de vue étaient très contrastés et les points d'accord étaient rares, mais ils ont néanmoins été utilisés pour soutenir des affirmations similaires. Tout récemment, des femmes critiquant les projections patriarcales sur le monde animal ont attiré l'attention sur les bonobos, ou chimpanzés pygmées ; groupés autour de femelles dirigeantes, ceux-ci sont maintenant censés être la preuve de formes matriarcales.

On oublie dans tout cela que les formes sociales humaines se développent graduellement comme élaborations conscientes et ne sont pas purement instinctuelles. Les sociétés humaines et les populations animales ne peuvent donc être comparées.

Les Australiens aborigènes tout comme les Yanomani brésiliens vivent loin de leur lieu d'origine africain et ont survécu à des voyages longs et difficiles. Cette considération ethno-historiquement importante n'est généralement pas prise en compte. La limitation doit donc être en lien avec l'Afrique, d'où sont originaires les humains et où l'on trouve les plus anciens peuples. Ces derniers seraient donc susceptibles de refléter les formes sociales de leurs ancêtres paléolithiques.

Dans le Kalahari, les San vivent en groupe d'à peine quelques dizaines de personnes. Ils portent des tabliers en cuir tanné et des parures de perles faites à partir de coquilles d'œufs d'autruche. Peintures corporelles et motifs de tatouage sont aussi fréquents, et ils aiment la musique, la danse et le chant. Les groupes n'ont pas de chefs ou de cheffes, bien que les hommes et les femmes les plus âgées assurent souvent une fonction de direction, en raison de leur expérience. Au sein d'une tribu, les divers groupes sont complètement égaux, il s'agit donc d'une *société égalitaire*. Les individus font facilement des va-et-vient d'un groupe à l'autre dont les frontières sont poreuses, et, en particulier, lorsqu'une femme choisit un homme, il rejoindra généralement le groupe de celle-ci et y apportera son aide.

En outre sont bannies la forfanterie et la violence entre individus, comme l'est tout comportement traduisant l'esprit de compétition entre hommes. Sont de même réprouvées les manifestations évidentes de colère ou les tentatives pour obtenir un statut supérieur et davantage de biens matériels. Dans de petits groupes où la vie privée n'existe pas, pareils comportements sont immédiatement repérés et peuvent, dans les cas irrémédiables, conduire à l'exclusion du groupe.

La nature ouverte de ces groupes ne permet pas d'établir de véritables généalogies : ni chez les San ni chez les Pygmées. Les femmes reconnaissent leurs enfants biologiques, ceux qu'elles ont mis au monde, dans une lignée maternelle rudimentaire, mais cela ne s'étend qu'à la génération suivante, pas au-delà.

De même, toutes les femmes ayant des enfants sont collectivement appelées "mères" et les femmes âgées qui aident les mères sont collectivement appelées "grands-mères" - ou

plutôt désignées ainsi par les chercheurs et les chercheuses, parce que nous sommes tellement accoutumés à ce concept.

En l'absence du concept de parenté par les liens du sang, il n'existe aussi aucun "tabou de l'inceste" - cette prétendue "prohibition universelle de l'inceste" est une hypothèse abondamment citée mais non prouvée. Dans ces petites communautés, cela n'aurait aucun sens. Et lorsqu'il n'y a pas d'anomalies génétiques héréditaires, l'"inceste" ne représente pas un problème de santé physique ou mentale et ne l'altère pas. Ce tabou, à l'instar d'autres prohibitions sexuelles, est plutôt une création patriarcale tardive destinée à contrôler la vie érotique des femmes à l'aide de préceptes moraux et de la coercition.

La cueillette est apparue bien longtemps avant la chasse au gros gibier, et les femmes coordonnaient et menaient cette activité. Peut-être communiquaient-elles en s'interpellant pour signaler les bons endroits pour la cueillette ou les dangers tapis dans les fourrés, puisqu'il n'y avait risque d'alarmer les végétaux.

Ce qui précède met de nouveau en relief la centralité des femmes dans l'organisation sociale, qui bien au-delà de loger, nourrir ou vêtir. Les femmes formaient le cœur même de toute la société et assuraient sa cohésion grâce à leur intelligence sociale, provenant du groupe mère-enfant. Le plus ancien langage s'est développé à partir de là, émanant de l'infailible intimité entre la mère et l'enfant : la tendre berceuse, les chansons douces, le cri d'avertissement lancé à l'enfant en cas de danger : au fil du temps, ces sons ont peu à peu conduit à la formation de syllabes articulées et de mots. Les enfants imitaient ce qu'ils entendaient et les capacités linguistiques se sont accrues à chaque génération.

La grande importance des mères dans l'émergence du langage se traduit également dans les syllabes primales "ma, ba, an, na" qui désignent le maternel dans toutes les langues du monde. Les bébés disent ces syllabes avant que leur aptitude au langage se développe. De plus, les premiers mots élémentaires identifiés par des paléolinguistes, avec leurs variantes dans toutes les langues, désignent des attributs féminins, à la fois directement ("femme, vulve, naissance, etc.) et indirectement ("lait, enfant, groupe de parenté, etc.), alors qu'il n'existe rien de comparable dans la sphère masculine.

Portés sur le corps ou déposés dans les refuges, ils n'étaient pas de simples "décorations". La signification symbolique des cauris, depuis la nuit des temps jusqu'à aujourd'hui, est limpide : c'est un symbole de la vulve de la femme.

Le Paléolithique supérieur montre le développement rapide de la culture chez les premiers humains modernes dès le début. (...) Pendant de nombreuses années aucune meilleure interprétation n'a été avancée, tant pour les animaux que pour les femmes ou les vulves, outre, tout simplement, la "magie de la chasse" ou le "culte de la fécondité" - erronée dans les deux cas. Leur représentation artistique ne s'est du reste pas développée graduellement au Paléolithique supérieur, mais a reçu sa forme définitive dès l'origine. Le thème des animaux apparaît déjà dans la première phase du Paléolithique supérieur (Aurignacien (40 000-32 000) dans les figurations de troupeaux avec une perspective et un dynamisme époustouffants dans la grotte Chauvet (gorges de l'Ardèche, France) ; ce sont des compositions mûrement conçues et extrêmement spectaculaires. Le "thème des femmes" a

été documenté pour la même ancienne période par une statuette de femme voluptueuse provenant de Hohle Fels (Jura souabe, Allemagne), récemment découverte. On pense qu'il s'agit d'une des plus anciennes représentations de femme au monde. Le symbole de la vulve est également présente depuis les tout premiers temps, voire sous une triple forme, comme dans une gravure profondément incisée de l'abri Castanet (Dordogne, France).

Le signe abstrait de la vulve est plus ancien que les figurines : c'est l'un des plus anciens et des plus courants de toutes les signes. Les femmes et les hommes de Neandertal le gravaient déjà dans les parois rocheuses sous forme de triangle comportant une courte ligne ("fente") ou une cupule ("trou") au centre (par exemple, dans une grotte proche de Larchant, France). Le triangle était un idéogramme à la fois pour la lune et les femmes depuis la nuit des temps. Les statuettes féminines du Paléolithique - et au cours de toutes les époques ultérieures - arborent un triangle pubien prononcé.

La Femme de Hohle Fels, la Femme de Willendorf et la Dame de Lespugue - pour ne citer que les plus connues parmi de multiples exemples - ne sont pas, comme on le prétend, des "femmes obèses". Leur ventre rond et leurs seins volumineux sont plutôt des signes de grossesse. Ces représentations de la grossesse ne sont pas liées à un "culte de la fertilité", mais à la renaissance par l'intermédiaire de la femme.

C'est au cours du Magdalénien qu'ont été créées les importantes grottes-sanctuaires richement ornées de peintures multicolores. Une fois encore, les représentations féminines mobilières prédominaient, mais désormais dans un style complètement différent. Elles étaient gravées sur des plaques d'ardoise et montrées en train d'exécuter des scènes de danse (par exemple, Gönnersdorf, Rhénanie-Palatinat, Allemagne).

Le corps féminin a presque été réduit à une ligne sans tête ni bras, montrant de minuscules protubérances pour les seins et une autre, un grand triangle pour les fesses. (...) Il s'agit d'une remarquable transformation qui passe d'une représentation individuelle pleinement figurative à un symbole emblématique. La religion de la renaissance que celui-ci représentait était semble-il devenue si répandue et normalisée qu'un signe abstrait suffisait à évoquer son contenu.

On ne peut décréter que les cultures ont été "sans écriture" au cours de périodes excessivement longues de l'histoire humaine pour la seule raison que les chercheurs sont aujourd'hui incapables de lire leurs codes et leurs signes ! L'écriture ne peut non plus être réduite aux seuls signes phonétiques. Dans ce contexte, il est intéressant de noter que, au cours de l'Azilien, dernière phase des cultures de l'ère glaciaire (12 000-10 700), l'ancien système de signes et de comptage a été maintenu.

Au Magdalénien (20 000-12 000) les humains ont créé de sublimes peintures d'animaux dans les nombreuses grottes-sanctuaires de France, d'Espagne, du Portugal et d'Italie. Cet art commence avec l'Aurignacien, où il est déjà pleinement développé, et atteint son apogée au Magdalénien, pour ne finir abruptement qu'à Azilien.

Même indépendamment de la notion selon laquelle "contrôler" et "tuer" pour s'assurer la "maîtrise de la nature" ne reflète pas exactement la pensée paléolithique, mais

caractérise davantage la pensée patriarcale, certains faits démentent cette interprétation. De nombreux dessins montrent des animaux qui n'étaient pas chassés : y figurent lions, ours et rhinocéros. Dans les zones froides du Nord des Alpes on trouve des images de mammouths, de rhinocéros laineux et de rennes. (...) Les animaux représentés sont toutefois en majorité absolue des bisons et des chevaux sauvages, ceux le plus fréquemment chassés.

Même cela ne conforte pas l'idée de "magie de la chasse", cependant, parce que sinon tous ces animaux auraient dû être dépeints accompagnés d'outils destinés à tuer, ce qui n'est pas le cas. La plupart d'entre eux se tiennent debout ou marchent tranquillement ; ils sont rassemblés ou bondissent alentour, mais ils ne sont jamais montrés comme agressifs.

Depuis le Paléolithique jusqu'à l'époque où les humains, en tant que "summum de la création", se sont séparés du reste du monde vivant, ils se sont considérés comme partie intégrante de Mère Nature, ni supérieurs ni inférieurs aux autres êtres vivants. Par conséquent, leurs conceptions religieuses ne s'appliquaient pas à eux seuls, mais aussi aux plantes et aux animaux. Ils ont observé l'éveil de la végétation lors des courts mois d'été et sa disparition en hiver, puis son retour hors de la terre l'été suivant. Cela aussi, était un cycle de croissance, de mort et de renaissance - comme le montrent en détail les religions agraires ultérieures. Il en était de même dans le monde animal : les animaux mouraient, mais aussi revenaient en renaissant comme jeunes animaux.

Depuis la nuit des temps, le lieu sacré de la renaissance a été la grotte, l'utérus de la Terre. Dans ce système de croyance, c'est de là que les animaux faisaient retour à la vie, comme les humains, renaissant de la Terre Mère. Cela valait pour toutes les espèces animales, mais surtout pour celles le plus fréquemment chassées. Il était encore plus important que ces animaux, si essentiels pour la vie humaine, puissent revenir en grand nombre. Ainsi, très souvent, c'étaient des bisons ou des chevaux sauvages qui étaient peints sur les parois des grottes. La plupart des images d'animaux ne se trouvaient pas dans l'aire d'entrée de la grotte, mais en général loin vers le fond, comme si les humains voulaient s'assurer que les animaux demeuraient vraiment au plus profond des entrailles de la terre Mère.

Chez les Iroquois d'Amérique du Nord, il y avait deux sociétés de chasse de femmes qui étaient responsables du maintien de la relation spirituelle avec les animaux et qui enseignaient aux chasseurs et aux pêcheurs à se conduire convenablement et avec respect envers eux, faute de quoi les mères ancestrales des animaux ne feraient plus revenir de jeunes animaux dans ce monde depuis le monde de l'au-delà. En tant que gardiennes de la mort et de la renaissance, seules les femmes étaient considérées comme des médiatrices entre les animaux et les chasseurs.

Chapitre 3

Le néolithique en Asie occidentale : l'invention de l'agriculture et l'origine des sociétés matriarcales

Après la dernière phase froide des âges glaciaires, le grand dégel a commencé au 137 millénaire de notre ère. Chaleur et humidité se sont accentuées, et l'immense plaque

glaciaire continentale couvrant les régions septentrionales de l'Europe et de l'Asie a progressivement fondu. DE gigantesques vallées glaciaires se sont formées pour drainer d'énormes quantités d'eau jusqu'à la mer, entraînant une élévation du niveau marin de 170 mètres et inondant les plaines de basses terres des marges continentales (mers épicontinentales). Là où n'existait aucun débouché, de grands lacs et des mers intérieures se sont formés, comme la mer Caspienne, la mer d'Aral (...). L'ancien lac du Pont-Euxin, autrefois séparé de la Méditerranée, est devenu plus tard la mer Noire.

L'énorme augmentation globale des eaux de surface a entraîné un surcroît de précipitations, favorisant la croissance des plantes et transformant en forêts les immenses zones de toundra septentrionales. La période de réchauffement fut brusquement interrompue entre 11 000 et 10 200. En quelques décennies seulement, la température connut une chute nette et durable. Les glaciers ont de nouveau progressé, bien que dans une moindre mesure que lors du dernier âge glaciaire. Au 10^e millénaire, en quelques décennies à peine, un réchauffement aussi soudain et rapide a fait se rétracter la plaque glaciaire continentale loin vers le nord, mettant définitivement fin à l'ère des âges glaciaires.

Le Croissant fertile englobait la zone de collines située à la bordure méridionale des chaînes de montagnes et s'incurvait en forme de croissant depuis la côte méditerranéenne occidentale (Levant) en longeant les versants du Taurus oriental jusqu'au pied des monts Zagros. Il s'agissait seulement d'une étroite bande entre les montagnes englacées au Nord et les basses terres chaudes et marécageuses du "pays entre deux rivières" (Mésopotamie) au Sud. Dans cette zone fragile, précaire, pendant des millénaires, ont été conçus les processus créatifs inédits du Néolithique qui ont complètement transformé le monde et ont posé les bases de notre mode de vie. Ce fut la "révolution néolithique".

D'innombrables découvertes d'outils servant à transformer les aliments, tels que meules, mortiers et pilons, ainsi que faucilles avec pierres tranchantes incorporées, attestent de leur importance en ce temps-là. Puisqu'il s'agissait majoritairement de cueilleuses, de femmes donc, celles-ci ont vraisemblablement conçu et possédé ces outils. Toutefois, la découverte de meules et de serpes n'indique pas encore que nous sommes en présence d'une agriculture puisque nous observons toujours une économie de cueillette et de chasse à cette époque.

Cueillir et moudre le grain était une tâche dévolue aux femmes, et il en a été ainsi pendant des millénaires. Des recherches fondées sur l'étude des déformations osseuses caractéristiques des squelettes de femmes ont permis de le découvrir. Les huttes rondes étaient donc fondamentalement les habitations des femmes, qui n'avaient plus besoin d'arpenter énormément de terrain pour récolter de la nourriture. Les activités de chasse des hommes, d'autre part, leur faisaient toujours parcourir de plus longues distances, néanmoins dans une moindre mesure qu'auparavant. Par conséquent, la vie quotidienne des hommes et celle des femmes ont peu à peu divergé. Néanmoins, cela n'a pas entamé le mode de vie égalitaire des communautés.

Les archéologues n'ont pas trouvé partout de tels exemples précis de vie sédentaire, mais uniquement dans certains lieux de prédilection. A la même époque, de nombreux humains vivaient encore dans des abris sous roche et dans des grottes, déplaçant les camps

au gré des saisons. Jéricho, dans la vallée du Jourdain du Levant méridional, à la pointe occidentale du Croissant fertile, fut l'un des plus anciens sites de peuplement. (...) Cette période culturelle au Levant tient son nom d'un autre site de peuplement dans le Wadi an-Natuf voisin : elle est appelée le "Natoufien". Les sites culturels natoufiens s'étendaient à travers Israël/la Palestine, la Jordanie et le Liban jusqu'en Syrie.

Garder des animaux dans le proche voisinage comme "nourriture vivante" a été une stratégie, couronnée ici de succès avec les porcs. Apprivoiser des animaux sauvages exige beaucoup de patience, mais certains s'approchent volontiers. Les tas de détritus près des cuisines attiraient vraisemblablement les sangliers en quête de nourriture, et grâce à cette proximité ils ont abandonné leur crainte des humains. Là, également, ce sont probablement les femmes qui ont observé les animaux et les ont attirés suffisamment près pour réussir à les enfermer. IL n'est cependant pas encore question d'élevage.

Cette période chaude, que l'on pourrait presque qualifier de paradisiaque, a été brutalement interrompue au 11^e millénaire par la dernière phase froide, avec un retour aux conditions de l'âge glaciaire. Dans les régions d'altitude plus élevée, la toundra a fait sa réapparition, entraînant un recul de la forêt et de sa faune abondante. Elle persistait encore au Lavant, grâce à la douceur du climat méditerranéen. Les ressources en végétaux sauvages sont également devenues beaucoup plus rares, entraînant des conséquences catastrophiques pour les humains et la fin de la culture pré-néolithique. Quelques groupes se sont repliés sur la côte méditerranéenne, où ils ont subsisté grâce à la pêche et se sont mis à construire des bateaux et à naviguer. D'autres sont revenus à la mobilité inhérente aux activités de chasse et de cueillette du Paléolithique.

Ces conditions de vie précaires ont encore été exacerbées par la phase climatique suivante à la fin du 11^e millénaire, lorsque l'atmosphère s'est rapidement réchauffée et a fini par devenir brûlante. Il a recommencé à pleuvoir, et des forêts de chênes sont réapparues dans les régions montagneuses, mais le Croissant fertile est devenu trop sec pour les forêts, qui ont été remplacées par des populations éparses d'arbres méditerranéens.

Durant cette période, les lacs des cirques de montagne et des hauts plateaux se sont presque complètement évaporés, ne laissant que des steppes arides et salées et des déserts qui existent encore aujourd'hui. Dans les basses terres méridionales de la Mésopotamie, les températures ont rapidement augmenté, et les deux grands fleuves que sont l'Euphrate et le Tigre traversaient essentiellement des steppes et des déserts brûlants pour atteindre de vastes zones marécageuses imprégnées d'eau avant de s'écouler dans la mer - ce n'était vraiment pas un endroit où il faisait bon vivre. A cette époque, pour cela, le meilleur climat en Asie occidentale se trouvait dans le Croissant fertile.

Et ainsi le néolithique ancien précéramique (PPN A) a commencé par un soudain coup archéologique. Les premières structures sacrées bâties de main humaine ont pour origine Göbekli Tepe, dans le Croissant fertile, et elles ont été dès le début de taille monumentale - leur découverte fut un sensationnel phénomène archéologique. Surtout, ces gigantesques édifices sont apparus à un moment où les sites de peuplement étaient de nature éphémère, ce qui veut dire que les bâtisseurs avaient une économie de cueillette et de chasse. Par conséquent les constructions ne se trouvaient pas dans un site de peuplement ou une cité,

mais s'élevaient, isolées, sur une seule ligne de crête avec deux collines semblables à des seins au point le plus haut.

Les investigations géophysiques révèlent que seize sites supplémentaires de cette sorte sont encore enfouis, certains ronds, d'autres rectangulaires, avec près de 200 piliers. (...) Leur grande religiosité se manifestait dans de gigantesques structures, érigées pendant 2000 ans, où ils se rassemblaient en célébrant des rituels et des fêtes. C'est ainsi qu'ont été créés les premiers temples de l'histoire humaine.

Même si la région disposait de réserves importantes de céréales sauvages indigènes, une profonde transformation des pratiques économiques a été engagée à cette époque. Ce qui avait été une culture expérimentale occasionnelle de céréales est devenu dès lors une pratique délibérée. Les femmes, en tant que fines connaisseuses en végétaux, ont développé une agriculture de houe à grande échelle, autre activité exigeant une coopération organisée. La capacité des femmes à planter de grandes parcelles et à nourrir des tribus entières en pratiquant l'agriculture de houe a été documentée dans des comptes rendus sur l'agriculture traditionnelle chez les Iroquois dans le Nord-Est de l'Amérique du Nord.

La mise en enclos des animaux en tant que "nourriture vivante" a vraisemblablement suivi, procurant une source d'alimentation plus fiable que la seule chasse des hommes. Les premiers à être enclos ont été les moutons et les chèvres ; ces animaux vivaient dans les montagnes, les collines et les vallées environnantes, leur habitat naturel. La domestication du bétail a eu lieu plus tard.

Ce sont par conséquent les femmes qui, de façon décisive, ont créé cette nouvelle sorte d'économie. Les nombreux récipients néolithiques façonnés à l'image de femmes, pots, cruches et jarres pour conserver le grain, en attestent. Avec leurs attributs symboliques de seins nourriciers, ils montrent que les femmes ont été les principales pourvoyeuses pour subvenir aux besoins de la communauté. Ainsi, les sphères de travail des femmes et des hommes se sont différenciées, devenant de plus en plus dissemblables, mais chaque sphère comportait une grande diversité. Les sphères de travail des femmes et des hommes étaient complémentaires l'une de l'autre, et les gens travaillaient en étroite collaboration. Il n'y a pas signe de jugements hiérarchiques accordant plus d'importance au travail des uns qu'à celui des autres.

Avant que pût se développer davantage cette période culturelle créative, le PPN B, elle prit abruptement fin. Une fois encore, les fluctuations radicales du climat n'ont pas affecté uniquement cette zone, mais l'hémisphère nord en totalité. Autour de 6200 avant notre ère il y eut une chute soudaine et abrupte des températures, phénomène qui s'est poursuivi pendant 400 ans environ et auquel a succédé une période très chaude. (...) le Croissant fertile, lui aussi, cette étroite bande où l'on pratiquait l'agriculture pluviale, s'est desséché et est devenu infertile, et les sites de peuplement ont été abandonnés. La surexploitation des terres dans le cadre de la nouvelle économie a contribué à cette situation. La domestication des moutons, des chèvres et du bétail a été le point de départ d'une tendance à l'augmentation de la taille des troupeaux, qui dévoraient toutes les plantes vulnérables et broutaient les collines mises à nu.

La transition vers le Néolithique céramique est la plus nette à Çatal Höyük dans la plaine de Konya, au sud des hauts plateaux d'Anatolie centrale (centre de la Turquie). A présent la région est très sèche et plutôt inhospitalière, mais Çatal Höyük se trouvait sur les rives de ce qui fut autrefois un immense lac, où prospéraient une flore et une faune variées.

Ce qui rend cette ville unique est la créativité de ses habitants dans le domaine de l'art et de l'artisanat. (...) Ils ont également produit des figurines d'animaux et d'êtres humains en argile, et les premiers récipients en céramique sont bientôt apparus à côté des contenants traditionnels en vannerie, bous, cuir et pierre.

La cuisson de l'argile a probablement été découverte accidentellement, lorsqu'une figurine est tombée dans le feu et que l'on s'est rendu compte par la suite qu'elle avait durci. Cela est arrivé très tôt, puisque d'innombrables figurines féminines de terre cuite ont été trouvées sur le célèbre site de Dolni Vestonice, en Moravie. (...) Cependant, Çatal Höyük, en dépit de sa taille et de son importante différenciation du travail, ne montrait aucune forme de hiérarchisation et n'était donc pas considérée comme une cité. Cela a totalement brouillé l'image des formes sociales néolithiques.

Avec un tant soit peu moins de préjugés, on pourrait correctement conclure qu'une plus grande complexité ne mène pas directement à la hiérarchie. Plus précisément, différenciation et spécialisation économique ne peuvent être synonymes de différenciation sociale, inégalité et centralisation politique. Une telle équivalence fallacieuse est liée à l'idée erronée que la haute culture, ou même la civilisation, n'est possible qu'associée à la hiérarchie - un mode de pensée patriarcal bien ancré. Tout ce qui est dépourvu de hiérarchie est rejeté en tant qu'"inférieur", "primitif" ou "rétrograde". Par conséquent, un "retard de développement", c'est-à-dire un pas en arrière est attribué à Çatal Höyük en raison de sa structure égalitaire, malgré ses innovations manifestes - par rapport aux centres prétendument hiérarchisés plus anciens du Sud-Est de l'Anatolie comme Göbekli Tepe. Avec cette façon de voir, on part du principe que, dans les premières sociétés, une production excédentaire entraînait immédiatement l'appropriation du surplus par certains individus qui, alors, mus par leur intérêt personnel et l'avidité à acquérir statut et pouvoir, exploitaient les autres en contrôlant l'accès aux ressources et en les en privant. Dans cette optique, les "bâtiments spéciaux" jouaient un rôle particulier en tant qu'espace de thésaurisation - une mécompréhension totale de leur fonction collective et sacrée.

Fait particulièrement intéressant, au Levant l'architecture et l'analyse de squelettes ne fournissent aucune preuve d'agression ni de conflit entre individus ou entre groupes. Rien non plus ne signale d'actes d'hostilité entre sites de peuplement, ce qui est étonnant compte tenu de la croissance rapide de certains sites à atteindre la taille de cités. Même celles-ci cependant n'étaient pas des "cités capitales" soumettant de plus petites cités et exigeant tribut de leur part, parce qu'il n'y a aucun indice que certains sites de peuplement contrôlaient les autres par la force armée. Autrement dit, il n'y avait pas de "personnel de coercition", tel que guerriers et militaires, condition fondamentale pour la hiérarchie et la domination de certains individus sur d'autres, aussi n'y avait-il pas la possibilité qu'adviennent des guerres. Pour le Levant, par conséquent, nous devons rejeter le modèle de rivalité sociale et de compétition comme fondement du nouveau mode de vie néolithique.

A Göbeki Tepe, les mégalithes réunissaient des peuples non sédentaires de toute la région, tout comme l'avaient fait les grottes-sanctuaires ornées du Paléolithique. La différence était que les gens ne trouvaient plus leurs lieux de culte dans la nature, mais ils bâtissaient eux-mêmes, ce qui nécessitait davantage de travail et de ressources.

D'autres facteurs contribuaient à la formation de réseaux régionaux horizontaux, comme la délocalisation de certains pans du site de peuplement. Lorsqu'une ville était devenue trop vaste par rapport aux ressources disponibles, l'occurrence la plus fréquente, ou pour résoudre des conflits. Dans le premier cas, une lignée de chaque camp s'en allait pour fonder un "village-fille" ou une "ville-fille" dans le voisinage. Dans le cas moins fréquent de résolution d'un conflit, le groupe dissident s'en allait pour fonder son propre site. Dans un cas comme dans l'autre, des contacts amicaux avec le "village-mère" étaient rapidement établis. (...) la hiérarchie n'était pas un idéal social ; l'égalité l'était, définitivement.

Lié par le foyer et le travail en commun, le groupe s'est étendu jusqu'à inclure trois ou quatre générations. Celles-ci vivaient sous le même toit ou dans des habitations adjacentes, de sorte que des groupes de maison se sont formés. Ce nouveau mode de vie a contribué à établir une lignée allant d'une génération de fille à la suivante, autrement dit à créer une généalogie féminine : celle qui est la lignée de naissance toujours indubitable. Celle-ci a coupé verticalement les classes d'âge plus anciennes, qui dès lors ont perdu de leur importance. la lignée de naissance a pris le nom de parenté ou de clan de la mère fondatrice, la première aïeule, nom provenant d'animaux ou de plantes vénérés pour leurs qualités particulières. Elle a été l'origine de la *matrilinéarité*, ou *généalogie selon la lignée de la mère*. Cela ne s'appliquait pas seulement aux filles, mais aussi aux fils, qui continuaient à vivre dans la maison de la mère, leur lieu de naissance.

Les hommes non apparentés se rendaient dans la maison de la mère au titre d'amants des jeunes femmes pour des périodes limitées, et ils y étaient des invités sans droits et par conséquent sans devoirs. Ils étaient chez eux dans la maison de leur propre mère : ils portaient le nom du clan maternel et avaient là des droits et des devoirs.

Sur plusieurs pierres mégalithiques dans la grande tombe à couloir de Gavrinis (4^e millénaire, Bretagne, France) ; là, les motifs de croissance en forme d'arceaux qui prolifèrent vers le haut, chacun ayant une petite ouverture semblable à une vulve en bas, représentent la croissance de la lignée maternelle ; les motifs de croissance en forme d'arceaux vers le côté montrent les branches latérales de la même lignée ; dans les marges, la lignée féminine se reproduisant elle-même est répétée graphiquement.

Lorsqu'une maison n'était plus occupée, les murs du haut étaient démolis et utilisés pour combler la partie basse afin de reconstruire la nouvelle maison sur les anciens murs. Cela continué des siècles durant, si bien que les collines de sites de peuplement ("telles") sont devenues de plus en plus hautes, comme à Çatal Höyük, par exemple, où elles s'élevaient à vingt et un mètres. Quelle en était la raison, à une époque où il y avait quantité de terrain disponible ? Cette pratique relève de la "mémoire sociale", une adéquation au mode de vie de ses ancêtres, qui garantissait la continuité sociale pour les descendants. Ainsi, lorsque c'était nécessaire, une maison-fille similaire était construite au-dessus de la

maison-mère par égard pour la place dédiée à l'aïeule. Les ossements des morts reposaient sous les anciennes maisons, faisant d'elles des lieux sacrés qui ne devaient pas être abandonnés.

Nous sommes (...) confrontés à une conception biologique partielle qui refuse fondamentalement de comprendre que les figurations de femmes à l'âge de la pierre n'avaient pas trait à la sexualité ni à la reproduction, mais à la religion de la renaissance. Même en ce qui concerne les représentations mettant spécifiquement l'accent sur le phallus, telle la statue d'Urfa, nous devons prêter attention au contexte religieux. La statue ne témoigne pas d'un "culte" de la fertilité, car les humains de l'âge de la pierre ne se préoccupaient pas de la simple fertilité, mais du retour à la vie après la mort. Plus précisément : de la renaissance des aïeules et des aïeuls revenant dans ce monde depuis l'au-delà. (...) Lorsqu'ils le souhaitaient, ils faisaient leur retour en naissant comme des enfants dans leur propre groupe de parenté. Les enfants ne pouvaient donc pas avoir été engendrés par des hommes, ils étaient envoyés par les esprits ancestraux. (...) Ainsi, on pensait que la véritable cause de toute naissance était le désir de réincarnation d'une âme ancestrale ; il s'agit d'une conception spirituelle, non biologique, de la naissance que l'on peut encore trouver chez des peuples autochtones.

Dans le cadre de cette croyance, la compréhension du rôle des hommes était différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. Les habitants et les habitantes des îles Trobriand (Mélanésie), par exemple, croyaient qu'un amant ne faisait qu'ouvrir la "porte" de la femme afin qu'une âme ancestrale pût entrer. La femme devait rechercher elle-même cette âme en se baignant dans la mer à un moment où il y avait quantité de feuilles, de brindilles ou d'algues flottant dans les vagues.

Chez les populations autochtones matriarcales, le monde entier est appréhendé en tant que polarités : ciel et terre, soleil et lune, été et hiver, est et ouest, vieillesse et jeunesse, vie et mort, etc., et, inclus dans ce système, féminin et masculin, sans qu'il y ait aucun jugement de valeur concernant l'un ou l'autre pôle. Les pôles ne sont pas perçus comme des opposés en conflit ; au contraire, chacun est complémentaire de l'autre et ils se tiennent en équilibre. De là émerge la dynamique du cosmos et du monde humain. (...) Les cultures matriarcales jugent la polarité féminin-masculin si fondamentale qu'elles imaginent le ciel divisé en deux moitiés féminine et masculine, qu'elles identifient aussi des éléments féminins et masculins sur la terre, montagnes féminines et masculines, eaux féminines et masculines. Là encore, aucun jugement de valeur ni aucune définition genrée n'ont cours, mais ces deux moitiés du monde se tiennent dynamiquement en mouvement et en équilibre.

Une indication supplémentaire, littéralement de poids, que la conception du monde néolithique était une cosmologie polaire est fournie par les piliers en I centraux dans les temples mégalithiques de Göbekli Tepe, de Nevah Çori et autres lieux. Ils sont toujours disposés en couple, et ils représentent des êtres humains comme on peut le voir dans les minces bras repliés gravés légèrement en relief à droite et à gauche.

Les combinaisons d'animaux de Göbekli Tepe pourraient bien signifier qu'il y avait dans cette région des clans portant ces noms d'animaux, et qu'ils avaient des relations entre eux. (...) De telles alliances claniques ont aussi probablement existé dans la région autour de

Göbekli Tepe. Elles ont dû être particulièrement fortes et durables, car ce sont elles - et non une "élite masculine" - qui ont créé les conditions fondamentales pour l'érection de ces gigantesques édifices religieux sur une aussi longue période.

Les crânes étaient spécifiquement déposés dans le sol des maisons, avec une répartition égalitaire des sexes. Trouvés seuls ou en groupes, ils ont été dénommés "nids de crânes". Rien n'indique une mort violente, ce qui témoigne d'une pratique purement religieuse. Particulièrement touchante, une sépulture de ce type, découverte à Çatal Höyük, montre une femme tenant embrassé dans la mort l'un de ces crânes recouvert de plâtre et peint en rouge.

Ces premières mères ancestrales ont progressivement été divinisées, et ainsi la déesse mère est devenue le plus ancien type de déesse qui soit. Mais il n'y avait pas une unique Grande Déesse Mère, en ce temps-là parce que chaque clan avait sa propre aïeule divinisée. La signification plus qu'humaine de ces figures est corroborée par le fait que plusieurs bucranes ((motif décoratif représentant un crâne de bœuf)) étaient souvent disposés au-dessous des figures, semble-t-il en train de naître. La corrélation iconographique entre femme et taureau/vache est déjà familière depuis le Paléolithique, car le cycle menstruel lie les femmes au cycle lunaire, au calendrier et au temps. Autrement dit, la femme donne ici symboliquement naissance à des pans importants de sa culture qui sont fondés sur la dimension temporelle, tout comme le calendrier lunaire.

Il nous faut résumer les conclusions de ce chapitre.

Certains sites de peuplement ont fini par atteindre *la taille et la complexité de cités avec les toutes premières hautes cultures*. La configuration des sites indique que la société était ordonnée selon des *principes de parenté, ou clans*. Les clans sont nés du développement de la *généalogie selon la lignée maternelle (matrilinéarité)*, qui a été associée à la *matrilocalité*. Les grands projets de construction, par exemple les premières structures mégalithiques, ont contribué à *la cohésion et à l'identité religieuses* dans les communautés locales et régionales. Au niveau culturel et religieux : *la religion de la renaissance* du Paléolithique, où la femme est au centre, s'est développée davantage encore. Y était liée la *vénération des aïeules et des aïeuls* selon la lignée maternelle, créant une prise de conscience de l'histoire. Les figures des premières mères ancestrales sont peu à peu devenues des *déeses de type déesse mère*. Loin de porter atteinte à l'égalité, la vénération du principe maternel l'a renforcée. Le symbolisme était centré sur *la vie et la mort*, et par conséquent la *renaissance*. La conception du monde peut être catégorisée comme *cosmologie polaire*, fondée sur le principe de l'équilibre : la *polarité femme-homme* y était intégrée.

Ce que nous appelons *la forme matriarcale d'une société* a été développée, avec ces caractéristiques, pour la première fois au Néolithique en Asie occidentale. Elle s'est graduellement amplifiée au cours des millénaires de cette période pour finir par émerger sous sa forme achevée.

Le grand dégel qui a succédé à l'âge glaciaire a aussi transformé l'Europe. Deux forces étaient désormais omniprésentes : l'eau et les forêts. En raison du déplacement des zones climatiques, l'Europe a fini par faire partie de la zone tempérée et y est restée jusqu'à aujourd'hui. Avec ce bouleversement climatique, les humains ont dû changer, passant de chasseur des steppes à chasseur des forêts, tuant les animaux qui vivaient dans les bois à l'aide d'arcs et de flèches. Les animaux de la steppe froide se sont déplacés plus loin encore au nord et certains groupes d'humains les ont suivis. Les plantes cueillies par les humains sont devenues plus abondantes et plus variées que jamais à mesure que les hivers postglaciaires se faisaient doux. Etant donné les masses d'eau existant à cette époque, c'est-à-dire rivières, grands fleuves et lacs où pullulaient les poissons, la pêche est devenue la troisième source d'alimentation stable pour les humains, et ils pouvaient voyager partout par voie d'eau, ce qui les a rendus infiniment plus mobiles que lorsqu'ils marchaient sur la terre ferme. (...) Grâce à cette abondance, les humains n'ont été confrontés qu'à peu de défis qui les auraient obligés à inventer de nouvelles techniques économiques et culturelles, comme cela avait le cas durant les périodes glaciaires en Europe.

Ainsi l'Europe méridionale est passée sous l'influence du néolithique de l'Asie occidentale au 7^e millénaire et a suivi une voie différente de celle de l'Europe centrale et septentrionale. Le "paquet néolithique" au complet, composé de construction de maisons et de vie sédentaire, d'agriculture utilisant la houe, d'élevage d'animaux, de tissage et de poterie, d'art et de religion néolithiques, est apparu ici abruptement et sans précédent, sans avoir connu des milliers d'années de développement pour parvenir aux réalisations que l'on pouvait voir en Europe.

Cependant, il n'y eut en aucun cas "colonisation" ou "missionnarisation" par des "pionniers" néolithiques, puisque cela présuppose la conquête et la conversion forcée d'une population autochtone plus ancienne. Ce sont là des phénomènes classiquement patriarcaux dont aucune preuve n'a été trouvée au néolithique. (...) L'acculturation s'est donc faite pacifiquement, en s'appuyant sur l'amour et le partage des connaissances.

De toutes les cultures du Néolithique final en Europe sud-orientale, la plus riche a été la culture de Vinca, en Serbie. Grâce à l'exploitation du minerai de cuivre et à des réseaux de communication et d'échange de grande ampleur, certains sites de peuplement de Vinca ont atteint la taille d'une cité d'une superficie de vingt-cinq à trente hectares, une autre cité couvrant quatre-vingt hectares et une autre encore jusqu'à 100. Par comparaison, les premières cités d'Asie occidentale comme Ain Ghazal (15 ha) et Çatal Höyük (13,5 ha) semblent plutôt modestes, alors même que les premières cités dynastiques en Mésopotamie n'atteignaient pas la taille de ces dernières. Nous sommes ici en présence des premières hautes cultures urbaines en Europe.

La culture de Vinca a même été surpassée par la culture nord-orientale de Cucuteni-Trypillia (4800-3500), qui s'étendait de la Roumanie à l'Ukraine occidentale et au Dniepr. Sa densité de peuplement en Ukraine occidentale éclipsait celle de tous les sites précédents, et ses cités en arrivaient à être immenses, comportant entre 500 et 2000 grandes maisons et

couvrant une superficie de 250 à 450 hectares, et elles comptaient entre 4000 et 10 000 habitants.

La première période néolithique en Europe centrale s'étend de 5500 à 5000 (6^e millénaire), elle commence donc plus d'un millénaire plus tard qu'en Europe sud-orientale. Elle se caractérise par la culture à Céramique linéaire rabanée (en allemand : *Linienbandkeramik*, abrégé en LBK), qui tient son nom des formes semblables à des rubans décorant les poteries.

La LBK est considérée à maints égards comme la "culture néolithique classique", et elle est l'une des plus étudiées. (...) Ses impressionnantes maisons longues ont impressionné les archéologues dès le début. Ces maisons longues sont immenses et sans précédent, les plus grandes pouvant atteindre trente à quarante-cinq mètres de long, et dix mètres de large. Toutes les maisons étaient construites à partir de rangées de poteaux de bois, les trois rangées de poteaux intérieurs soutenant le toit. Les murs étaient faits de torchis et les versants du toit en bâtière étaient couverts de bottes de roseaux, de paille et d'écorce. Les deux sexes participaient à la construction d'une maison.

Il faut souligner qu'elles étaient toutes disposées suivant une ligne astronomique allant du nord-ouest au sud-est, avec l'entrée principale tournée vers le sud-est. (...) la maison même était habitée pendant une seule génération, chaque nouvelle génération démolissant l'ancienne maison et se servant des longs poteaux pour en construire une nouvelle à côté de l'ancienne.

Des archéologues pensent (...) que les gens travaillaient déjà avec des bœufs et des charrues à soc de bois, qui ne pouvaient pas encore retourner les mottes de terre mais qui pouvaient creuser de profonds sillons dans le sol. Ce fut le début de l'agriculture avec la charrue, qui a atteint son plein développement au Néolithique final.

La construction de grandes enceintes de terre circulaires a commencé avec la LBK et s'est poursuivie au 5^e et au 4^e millénaire (Néolithique moyen). Ces structures consistaient en plusieurs talus ronds ou ovales, assortis de fossés et disposés de façon concentrique. Dans la plupart des cas, il y avait des cercles de palissades en bois au milieu, ces fossés et ces palissades étant jalonnés de ponts de terre servant d'entrée et de sortie.

En archéologie la surprise a été encore plus grande lorsqu'on a découvert que ces grandes cocardes étaient d'une précision mathématique, et que leurs quatre portes sont alignées sur les lignes cardinales de l'année solaire. (...) la fonction religieuse des monuments est indiquée par les découvertes de figurines féminines brisées, de tessons de poterie et de restes de banquets ainsi que de sépultures d'animaux et d'une multitude de crânes de bovins à cornes, et tout particulièrement de sépultures humaines à l'intérieur des bâtiments ou dans les fossés.

La fin de cette splendide culture du néolithique ancien est encore un motif majeur de débats. Dans sa période finale, il y eut une nette augmentation de la population. On suppose que c'est la raison des actes de violence occasionnels qui se sont produits à ce moment-là, comme le montrent les tombes de massacre de Talheim, près de Heilbronn, et de Schöneck-

Kilianstädten, près de Francfort. Est également mentionné un troisième "massacre", celui de Schletz-Asparn, en Autriche, mais ce cas est douteux (pour tous, environ 5000 environ). Néanmoins, la raison invoquée est hautement improbable parce qu'elle part principe qu'un grand nombre de personnes entraîne automatiquement plus de conflits - comme c'est le cas aujourd'hui dans les villes en surpopulation. D'autres zones beaucoup plus densément peuplées au néolithique et exemptes du moindre massacre apportent cependant la preuve du contraire.

La question n'est donc pas de savoir pourquoi la "première guerre" est survenue - guerre qui n'a jamais eu lieu - mais comment expliquer les querelles isolées, qui ont anéanti des villages entiers, et les changements qui ont conduit au Néolithique moyen (5000-4500). Il est particulièrement intéressant de noter ici que cette période a connu un épisode de sécheresse qui a mis fin au climat doux et humide des millénaires précédents. A partir de 5150, le climat s'est caractérisé par une diminution constante des précipitations, y compris des anomalies extrêmes (en 5130 et 5105). Cela correspond précisément aux moments de flambée de violence. Il n'est pas difficile d'imaginer qu'une succession de mauvaises récoltes a rendu la vie très précaire, de sorte que les sites de peuplement ont été abandonnés et que l'agressivité est apparue, provoquant des actes désespérés.

Au Néolithique final (4400-2800), les changements dans l'économie ont été radicaux et de nouvelles cultures régionales ont émergé. Les gens n'ont plus eu exclusivement recours aux anciennes aides de sites de peuplement le long des fleuves ou des rivières, mais ont pénétré plus profondément au cœur des forêts, et, en complément des voies navigables, de nouvelles routes terrestres ont été ouvertes. La construction de maisons longues a cessé ; seules de petites maisons, moins massives, ont été bâties. C'était délibéré, car la période de résidence était courte et les villages étaient déplacés au bout de cinq à dix ans, tout au plus vingt - en flagrant contraste avec les sites de peuplement de la LBK, qui étaient habités des siècles durant. L'explication plausible est que, au néolithique final, on pratiquait une culture sur brûlis extensive dans les forêts parce qu'il fallait éclaircir l'espace dans la jungle boréale. Après quelques années, le sol était épuisé et les champs étaient une fois encore abandonnés pour en créer de nouveaux ailleurs.

La culture néolithique dans l'Europe méridionale méditerranéenne s'est épanouie des siècles avant qu'elle ne se développe en Europe centrale. Là, la propagation du mode de vie néolithique a été associée à la navigation, avec des gens capables d'améliorer en permanence leur savoir-faire nautique le long des côtes, puis d'île en île. Ils se risquaient même en haute mer sur de courtes distances, comme on peut le voir dans les sites de peuplement du tout début du néolithique ancien de Chypre et de Crète.

L'architecture funéraire sarde de cette période est extraordinaire, à commencer, comme à Malte, par des tombes rupestres en forme d'œuf. Des centaines de ces tombes ont été découvertes, avec des chambres et des couloirs devenant de plus en plus sinueux, de sorte que les parois et les blocs rocheux ont été littéralement évidés. (...) Les tombes pouvaient ainsi contenir un grand nombre de morts, de sorte que chacune peut être considérée comme le lieu de sépulture d'un clan entier.

Le mode de vie néolithique a débuté très tôt en Europe sud-occidentale, en l'occurrence en Espagne et dans le Sud de la France dans des sites de peuplement troglodytes dès le 8^e millénaire. Etant donné qu'ici la transition vers le Néolithique a été très lente, la culture néolithique ne peut avoir été soudainement introduite par des immigrants.

Le trait saillant de l'Europe occidentale atlantique à cette époque est la prévalence de l'architecture mégalithique où que ce soit. L'Europe occidentale seule a 10 000 monuments mégalithiques de diverses sortes. De là, l'architecture mégalithique a gagné d'autres zones côtières, de la France aux Pays-Bas et au Nord de l'Allemagne, et à partir de là le Danemark et le Sud de la Suède. Durant plus de deux millénaires (du Néolithique moyen à l'âge du bronze, 5^e-3^e millénaire), cette architecture s'est développée et perfectionnée.

L'Europe n'est pas le seul continent à avoir une culture mégalithique, celle-ci existe également en Asie occidentale et orientale, en Inde, en Afrique, en Amérique du Sud et centrale, autrement dit, partout dans le monde. Néanmoins, la plupart des structures mégalithiques se trouvent en Europe. Il s'agissait de sanctuaires majeurs pour les communautés néolithiques dans ces régions. Les monuments de pierre abondent particulièrement dans le Sud du Portugal et en Bretagne, y compris les plus anciennes tombes mégalithiques en forme de tumulus long (en Bretagne, tumulus de l'île Carn dans le Finistère ; tumulus Saint Michel près de Carnac (217 mètres de long) ; tumulus de Barnenez dans le Finistère, approx. 4700-4300).

Ils ont pour origine un espace clos sacré de la taille d'une maison longue, avec une petite maison funéraire en bous élevée au-dessus d'une tombe. Lorsque cette maison funéraire s'effondrait, d'autres maisons funéraires prenaient la suite dans l'espace, et l'emplacement de la première tombe était signalé. Finalement, toute l'aire sacrée était recouverte d'un tertre, remplaçant la précédente palissade d'enceinte par des pierres. Cela laisse entendre que le tumulus était une maison longue pour les morts. Dans une période de construction ultérieure, des corridors ont été creusés dans les tumulus longs jusqu'à l'emplacement des anciennes tombes, chacune étant pourvue d'une chambre funéraire de mégalithes afin d'éviter toute autre détérioration.

Autre variante des tombes mégalithiques, les "allées couvertes", qui ont la forme très allongée d'un promenoir et au fond desquelles se trouve la véritable chambre funéraire. Elles offraient un espace pour des cérémonies auxquelles participaient de très nombreuses ((?)) personnes, ce qui met en évidence leur fonction comme temple funéraire. Bien qu'elles aient aujourd'hui perdu les cairns qui les recouvraient, à cause de l'érosion, elles sont encore très impressionnantes.

Les menhirs (en breton, "pierre longue" à sont un autre phénomène mégalithique, ils sont souvent associés à des sites funéraires et sont parfois énormes. Par ailleurs, certains des plus longs menhirs, relativement fins et parfaitement polis, se dressent, isolés, dans des lieux élevés. Ils étaient ainsi facilement visibles sur les côtes et en terrain dégagé, servant de point de repère ainsi que d'observatoire astronomique.

Les structures mégalithiques en Europe occupent pour la plupart des emplacements dégagés, que ce soit sur des collines offrant une vue panoramique ou près de la mer ou de lacs procurant un horizon quasi illimité, ou dans des endroits particuliers à l'intérieur des terres qui font paraître l'horizon presque plat. Cet emplacement est nécessaire, non pour "marquer" et "dominer la zone" au sens de s'emparer des terres, mais pour procéder à des observations astronomiques depuis ces monuments. Les données importantes pour les sociétés agricoles de cette époque ne pouvaient être déterminées avec précision qu'avec le plan de l'horizon. De plus, la communication pouvait s'effectuer sur de longues distances en utilisant des signaux de feu, la nuit, depuis ces lieux élevés.

Il est allégué que l'agriculture mène à la "propriété" sous forme de possession de la terre, des récoltes et d'objets de prestige. Les prétendues "élites" sont censés s'être appropriés les biens de la majorité, qu'il s'agisse de réserves de vivres ou de techniques particulières et d'arts spécialisés, grâce auxquels ils planifiaient et organisaient des entreprises à grande échelle telles que le développement urbain et l'architecture mégalithique. De là découlait

nécessairement la compétition, parce qu'ils avaient à défendre leur "propriété", d'où naîtraient prétendument des conflits sans fin et même la "guerre".

Cette notion de "propriété" vient de notre ordre social actuel et il a été prouvé, en se fondant sur l'étude des sociétés matriarcales encore existantes, qu'elle était totalement erronée. Dans ces sociétés il n'existe aucune possession de la terre. La terre n'est pas non plus cultivée individuellement, mais chaque clan en utilise une parcelle, avec seulement un droit d'usage et non de propriété. Et de plus, les droits d'usage ne peuvent être indéfiniment établis, parce que les sociétés matriarcales sont attentives au principe de rotation, réattribuant à nouveau les parcelles de terre après la récolte, ou appliquant la stratégie de la culture itinérante du brûlis, qui les fait de toute façon se déplacer au bout de quelques années.

La récolte appartient au clan tout entier ; les surplus ne sont pas amassés, mais distribués à la communauté sous forme de repas publics lors des multiples fêtes. La récolte n'est en aucun cas considérée comme une "possession", mais comme un don de la Terre Mère, qui est récompensée par un don en retour, comme en témoignent de nombreuses coutumes liées aux récoltes. Cette distribution égalitaire s'applique aussi à des biens spéciaux, car le principe éthique n'est pas l'accumulation, mais la distribution, octroyant un bien-être égal à chacun. Dans ces conditions, il n'est pas possible à des individus particuliers de s'approprier les biens de la communauté pour leurs propres visées, et aucune élite ne peut naître.

Nous pouvons (...) affirmer que les gens étaient capables de s'organiser eux-mêmes grâce à leurs réunions de conseil dans les maisons communales et n'avaient nul besoin d'une classe dirigeante. Quant aux nombreuses cités parfois immenses des cultures du néolithique final de Vinca, dans l'Europe du Sud-Est, et de Cucuteni-Trypillia, en Ukraine, comment imaginer la situation qui était la leur ?

Ces systèmes de construction ont été l'œuvre de plusieurs générations ; ils ne sont pas apparus d'un seul coup, mais au fil des siècles. Ils sont fondés sur un travail collectif dans un contexte religieux, et leur forme achevée est le résultat d'essais, d'erreurs, et d'apprentissage. L'objectif n'était pas de créer de grands monuments qui inspirent les gens, mais de suivre les traditions religieuses. Par conséquent, il n'est nul besoin d'une élite qui conduise ses concitoyens à ces extraordinaires réalisations. Il n'existe aucune preuve d'une telle société hiérarchique, car ni les villages, ni les cités, ni même certaines zones densément peuplées par les sites ne montrent de quelconques superstructures de toute-puissance. Tout cela parle de sociétés égalitaires, dont la capacité d'auto-organisation tend encore à être considérablement sous-estimée.

Comme à Çatal Höyük (Asie occidentale), en Europe sud-orientale les gens étaient aussi enterrés sous le sol des maisons sur les collines d'habitations au 7^e millénaire. Des recherches récentes concernant les Balkans montrent qu'une moitié de ces sépultures correspond à celles d'enfants de différents âges, l'autre majoritairement à des femmes et à quelques hommes seulement. Aux femmes et aux enfants était donc réservé un emplacement particulier, tandis que les hommes étaient enterrés en dehors des maisons, dans les cours et, vers 5000, dans des cimetières ordinaires. C'est un indice clair de matrilinéarité, selon laquelle les femmes et les enfants étaient indissociables, et l'objectif était que les enfants morts renaissent le plus rapidement possible par l'intermédiaire des femmes du même clan. Le symbolisme de la maison corrobore également cette idée : la maison était considérée comme féminine et semblable à un utérus, parce que la communauté y vivait, y était nourrie, y mourait et y naissait de nouveau. Il en est de même pour les sépultures situées sous le foyer sacré ou dans des fours, qui avaient eux-mêmes la forme d'un utérus.

Même dans les cultures d'Europe centrale les éminents ancêtres masculins sont absents, car il y a là des trous, souvent alignés dans un long fossé, avec des hommes et des femmes inhumés sans aucune indication de hiérarchie puisqu'ils étaient membres du même clan. Il en est de même pour les sépultures d'Europe occidentale et méridionale dans des tombes mégalithiques, qui étaient en

général des maisons mortuaires claniques, pour un clan seulement, ou comportaient des chambres funéraires et des compartiments funéraires pour plusieurs clans. Les tombes mégalithiques étaient utilisées pendant une très longue période, si bien que pour les nouvelles sépultures les squelettes étaient simplement poussés sur le côté afin d'ajouter les défunts ou leurs ossements.

Ont également été découverts des tombes spécifiques d'hommes dans lesquelles se trouvaient davantage de ces objets qu'il n'était habituel, mais aucun emblème de pouvoir. Cela témoigne de la bonne réputation qu'ils avaient dans leur sphère d'activité, raison pour laquelle ils étaient honorés. Même des objets prestigieux tels que haches de cérémonie polies ou hachettes de cuivre ne désignent pas une position de chef ou d'appartenance à l'élite, car le prestige n'est pas identique au pouvoir.

Dans les sociétés matriarcales contemporaines, on peut constater que, en tant que frère de la matriarche, un homme peut occuper une position importante pour le clan et la communauté. En tant que frère aîné de la mère, il peut être élu porte-parole du clan ou de toute la communauté, la représentant "à l'extérieur" et contribuant ainsi significativement à la politique de consensus locale ou régionale. Pour ces tâches, il reçoit des symboles relatifs à sa réputation particulière. Dans cette optique, les hommes plus âgés et plus expérimentés jouent également un rôle important dans ces sociétés, qui leur vaut honneur et prestige.

Ce n'est qu'à des époques ultérieures que quelques tombes mégalithiques ont été réutilisées pour enterrer certains chefs patriarcaux, représentés par leurs emblèmes de pouvoir, mais c'était un usage impropre, qui allait à l'encontre de la religion.

La vénération des mères primordiales divinisées n'était pas limitée aux tombes et aux monuments, ni non plus à des maisons de culte spécifiques. Elle avait cours dans chaque foyer, comme en attestent les petites figurines et statuettes découvertes là. Celles-ci n'étaient pas présentes dans toutes les

régions culturelles européennes, mais il y en avait à profusion dans le Sud-Est de l'Europe ainsi que dans la première culture LBK.

Il faut souligner que l'immense majorité des figurines sont féminines ; parmi toutes les statuettes néolithiques trouvées, les figurines masculines n'excèdent pas 3-5%. De nombreux archéologues masculins ont donc tenter de minimiser ce ratio et de faire "disparaître" les figurines féminines. Ils ont décrété que toutes les figurines dépourvues de seins étaient "asexuées", que même celles dotées de seins étaient des "idoles anthropomorphiques asexuées" et que de nombreuses figurines abstraites étaient "masculines". C'est ainsi qu'ils ont abouti à un ratio approximativement égal en truquant les données.

Il était toutefois impossible de venir à bout de cette façon de l'immense majorité de figurines féminines, aussi les interprétations les plus fantaisistes leur ont-elles été infligées : ces petits artefacts ont été dépréciés comme "-étant des "poupées" et des "jouets pour les enfants" ou, pis encore, des "jouets sexuels" destinés à attiser le désir des hommes. Ces figurines sont encore traitées aujourd'hui de cette façon désobligeante, ce qui est tout simplement une projection rétrospective à partir de l'optique sexiste actuelle et ne fait pas progresser la connaissance. En revanche, cela semble toujours anodin lorsqu'elles sont dites représenter des "femmes ordinaires".

L'endroit où elles se trouvaient prouve qu'elles n'étaient pas des "jouets pour les enfants" : elles ont été découvertes sur des autels des temples, dans des enceintes de terre circulaires, dans des grottes et des tombes, et, tout particulièrement, sur des autels domestiques, sur de petites banquettes près du foyer sacré et auprès du four dans la cour.

Elles ont, en outre, des particularités qui les distinguent des femmes ordinaires : elles portent des masques, sont assises comme siégeant sur un trône, exhibant leur vulve et leurs seins, faisant des gestes de bénédiction, leur corps couvert de peintures et de scarifications symboliques.

La lune était considérée comme la déesse du changement par excellence, pensée comme une divinité triple. Le triangle féminin, la triple spirale, la hache triangulaire et la double hache sont ses symboles abstraits, ainsi que les trois couleurs blanc-rouge-noir, les couleurs dominantes sur les céramiques néolithiques. Le symbole de la hache et de la double hache était largement répandu dans toute l'Europe. Leurs côtés incurvés, unique ou doubles, symbolisent le croissant de lune et étaient donc un signe de la transformation vie-mort-renaissance. En tant que hache sacrée, avec cette signification, ce symbole est gravé dans la pierre des temples, sur des menhirs et sur une multitude de tombes mégalithiques. ON le trouvait également sous forme d'objets délicatement polis faits de pierres précieuses, et aussi de modèles réduits.

Résumons les acquis de ce chapitre.

Certains sites de peuplement ont atteint la taille et la complexité de cités *avec les toutes premières hautes cultures* en Europe. Au niveau économique : les sociétés néolithiques d'Europe ont reçu de l'Asie occidentale le "*paquet néolithique*" comportant *l'agriculture et l'élevage des animaux domestiques, le tissage, la céramique et l'art* et l'ont développé de façon indépendante au cours des millénaires suivants. (...) *L'économie de subsistance*, diversifiée et autosuffisante, était entre les mains des femmes, tandis que les hommes étaient impliqués dans la construction des maisons de la communauté, des temples, des enceintes et des structures mégalithiques, ainsi que dans la métallurgie.

Malgré une spécialisation technique, la *distribution égale des biens* avait cours, aucun groupe ne pouvait les monopoliser. L'économie était par conséquent une *économie équilibrée*. Il n'y avait pas de guerre, mais des querelles occasionnelles lors d'épisodes de pression écologique. Les inventions comportent : la charrue, les attelages de bœufs, ainsi que la roue et le chariot.

Au niveau social (...) ces sociétés étaient égalitaires, ce qui concorde avec le type des habitations et des sites de peuplement néolithiques, ainsi qu'avec les découvertes faites dans les tombes. Femmes et hommes avaient chacun leur propre domaine d'activité qui étaient en corrélation d'égalité ; il y avait *égalité complémentaire* entre les sexes. Les clans étaient organisés à partir de la *généalogie selon la lignée maternelle (matrilinéarité)*, associée à la

matrilocalité. Les alliances claniques ont conduit à la formation d'une *société de parenté*. Les constructions à grande échelle ne résultaient pas d'une organisation par des "élites", mais d'un travail collectif auto-organisé, rehaussant la *cohésion et l'identité religieuse* des communautés locales ou régionales.

Au niveau de la culture et de la religion : les gens ont encore davantage développé la *religion de la renaissance*, qui a été solidement ancrée en Europe dès le Paléolithique. Pendant le Néolithique, ils ont dédié d'immenses bâtiments imposants à cette religion : maisons de culte, temples, enceintes de terre circulaires et constructions mégalithiques, ainsi qu'une abondance de petites œuvres artistiques : figurines et objets religieux créés par les femmes. Le symbolisme de ces œuvres est axé sur le même thème : *vie, mort et renaissance*.

La religion de la déesse : les mères originelles et les aïeules des clans sont devenues des *déeses du type déesse mère*. La *terre était considérée comme la Mère primordiale* de tout être et de toute chose, dans la matrice de laquelle étaient ensevelis les morts. Certains aspects du paysage, telles les collines jumelles et les vallées arrondies, étaient symboliquement conçus comme des caractéristiques de la Terre Mère et étaient sacrés (paysage sacré). Les corps célestes comme *la lune et le soleil* étaient également perçus comme des pouvoirs de la divinité féminine (déesse de la lune et déesse du soleil).

Avec ces caractéristiques aux niveaux économique, social et culturel, les communautés néolithiques en Europe attestent de la classique *forme matriarcale de société*. Elle s'est avérée là, dans son intégralité, pendant des milliers d'années.

Chapitre 5

L'âge du bronze dans la steppe eurasienne : les origines des premières sociétés patriarcales et la résistance des femmes

Pendant l'âge du bronze, le développement dans la steppe eurasienne conduisit à de considérables bouleversements en Asie occidentale. (...) C'est là que se forma la résistance des femmes au patriarcat dans ses débuts, avec l'apparition des Amazones.

Chronologie des cultures de la steppe

A partir du milieu du 5 ^e millénaire :	cultures pastorales guerrières dans toute la zone de la steppe (premiers Indo-Européens)
Pendant le 4 ^e millénaire	Age de la pierre et du cuivre (Chalcolithique) dans les zones occidentales de la steppe
A partir de 3400	Pasteurs guerriers vivant en semi-nomades équipés de chariots dans la steppe
Entre environ 3400 et 3200	Age du bronze ancien dans les zones occidentales de la steppe eurasienne
Entre environ 2800 et 2600	Age du bronze moyen, pâtres guerriers nomades
Entre environ 2200 et 2000	Age du bronze final, invention du char de guerre
Entre environ 1900 et 1800	Expansion des cultures de pasteurs guerriers en char sur l'ensemble de la steppe eurasienne

La steppe eurasiennne est faite d'une large ceinture de prairies ouvertes bordée au nord par les vastes forêts de Sibérie et d'Europe septentrionale et au sud par les interminables chaînes montagneuses de l'Asie occidentale et centrale. Elle s'étend sur des milliers de kilomètres depuis l'Ukraine et la Russie méridionale, couvrant la steppe kazakhe jusqu'à la Mongolie et la Chine du Nord.

Le 6^e millénaire marqua pour une première fois la fin de la période faste dans la steppe eurasiennne, du fait d'un assèchement accéléré qui eut des conséquences draconiennes sur la steppe herbacée et un moindre retentissement dans la steppe boisée. Les peuples néolithiques sédentarisés dans ces zones connurent d'importantes pressions, avec l'aridité croissante des sols, l'assèchement des rivières, le rétrécissement ou la disparition totale des lacs, qui laissaient sur place des terres craquelées et salines.

Il en résulta un changement de grande ampleur à partir du milieu du 5^e millénaire, qui aboutit à une révolution complète dans les conditions économiques et sociales. (...) Une première réaction fut l'intensification de la chasse (...). Les gens suivirent en conséquence les vastes troupeaux de chevaux sauvages qui sillonnaient la steppe eurasiennne. (...) Une seconde réaction consista à transformer de petits groupes d'animaux domestiques en grands troupeaux de moutons, chèvres et bovins destinés à fournir les ressources alimentaires. Elever de grands troupeaux réclamait cependant une mobilité accrue, car on ne pouvait plus s'en occuper à pied. (...) la conséquence, et ce fut la troisième réaction, fut la domestication du cheval sauvage, qui commença pendant le 5^e millénaire dans la région de l'Oural.

D'un autre côté, la place de l'agriculture, domaine des femmes, déjà mince, continuait à se réduire. Bien que les sites de peuplement aient été construits le long des cours d'eau, la culture des végétaux ne pouvait guère réussir vu que nombre de petites rivières s'étaient asséchées. L'équilibre entre les sexes changea au détriment des femmes, de plus en plus dépendantes de la nourriture fournie par les hommes. Une *culture de l'élevage dominée par les hommes* se développa, pas encore nomadique car les gens restaient fixés à leurs sites d'habitat.

Les cultures pastorales dépendantes du cheval se développèrent également à l'ouest des montagnes de l'Oural. on y a découvert de petites sculptures de chevaux ainsi que des ossements de cheval dans les sites sacrificiels. (...) Une culture ultérieure se développa dans la région moyenne de la Volga, les sacrifices de cheval apparaissant sur les tombes des hommes (Khvalynsk, 4700-3800). C'est là qu'apparurent en premier les symboles du pouvoir de cette nouvelle culture pastorale à domination masculine : longs poignards en silex, haches et massues de pierre, façonnés en forme de tête de cheval, qu'on dénomma "sceptres tête de cheval". Ces objets ont été découverts dans des tombes individuelles d'hommes adultes enterrés dans des fosses sous un tertre délimité par des pierres.

On peut ainsi voir que le modèle qu'on a projeté sur les communautés paysannes néolithiques des milliers d'années trop tôt a en fait pris naissance ici : première *hiérarchisation* de la société sous commandement masculin. Comme il s'agit d'un modèle social entièrement nouveau, on doit répondre à la question des conditions de son avènement. Il n'est en rien facile d'imposer la hiérarchisation au sein d'une société fondamentalement égalitaire.

Le processus n'a pas été à l'origine délibéré, mais a été induit par la nécessité de faire face à des problèmes grandissants. Dans des temps de nécessité pressante, un homme inventif a pu trouver les bonnes solutions, par exemple monter les chevaux rapides, ou organiser un groupe d'hommes à cheval pour surveiller les troupeaux de plus en plus conséquents. Il importe peu de savoir dans les détails comment cela s'est passé. En tout cas, cet homme, perçu comme un "sauveur dans les temps de détresse", gagne un grand prestige, les autres hommes lui obéissant de leur plein gré. En principe, cela n'aurait pas dû poser de problème particulier, car il est certain que les sociétés matriarcales reconnaissent les hommes auteurs d'un exploit.

Mais il s'ajouta à cela un autre développement qui aggrava la situation. Les troupeaux, qui ne cessaient d'augmenter, exigeaient de plus vastes pâtures, et les nouveaux moyens de locomotion, grâce au cheval, permettaient aux hommes de couvrir des distances considérablement plus grandes pour trouver de bonnes prairies. Cela aboutit cependant à une *première phase de conflits* : tandis que de plus en plus de tribus commençaient à passer au pâturage monté et se répandaient ainsi, elles se heurtèrent les unes aux autres dans leurs revendications sur telle ou telle prairie et en vinrent à se disputer les lieux de pâturage. Il y eut des combats, qui, à ce stade, relevaient de querelles entre clans et tribus. Commencèrent également les vols de bétail et de chevaux, peut-être à titre de revanche ou pour d'autres motifs. On pouvait mener de telles attaques très rapidement à cheval, et faire retraite tout aussi rapidement, mais il s'ensuivit des contre-attaques dans le style œil pour œil, dant pour dent. Ces querelles contribuèrent à renforcer considérablement le prestige des chefs victorieux.

Si des conditions climatiques favorables avaient -désamorcé cette situation, querelles et commandement masculin - comme il est commun dans les sociétés matriarcales - auraient été de courte durée. Mais la raréfaction des bonnes pâtures persistait et devenait un problème permanent., avec pour résultat des querelles incessantes. On avait désormais constamment besoin de chefs et leur statut prit de plus en plus de consistance : ainsi émergea la figure du "chef charismatique", sapant en même temps l'ordre matriarcal traditionnel.

Le système des chefs de tribu allait à l'encontre de l'ancien mode de vie égalitaire, mais, comme ces "chefs charismatiques" avaient entre-temps réuni un entourage de partisans armés, ils avaient les moyens de passer outre certaines règles de l'ancien ordre traditionnel. Leur suite armée représenta le premier état de "l'état-major de coercition", critère décisif et nécessaire de la domination, qui s'amorçait alors. Cet état-major de coercition servait désormais à faire passer progressivement le troupeau, auparavant possédé par la communauté, dans la propriété privée. Le chef se récompensa de plus en plus pour ses mérites par l'acquisition de troupeaux. (...) Il pouvait se permettre de donner plusieurs animaux à partager entre tous lors des grands repas de fête, de façon à apaiser la communauté : c'est ainsi que s'établirent les "fêtes du mérite" des chefs riches, qui leur permettaient en même temps d'accéder à plus d'honneurs.

Comme le montre l'analyse du processus, ce n'est pas la propriété privée qui est l'origine de l'émergence de la domination - car il faudrait alors expliquer comment la

propriété privée a pu apparaître dans une économie communautaire ! C'est l'inverse : les premières tendances à la domination, nées des conflits armés permanents, entraînèrent la formation d'un état-major de coercition et de la propriété privée, qui à son tour servit à renforcer la domination.

Ces objets de luxe, perçus comme symboles de prestige, stimulèrent l'ambition individuelle et donc l'intérêt à les acquérir s'accrut. Un nouvel appétit de possession s'ensuivit, et les chefs se mirent à contrôler les voies de transport de l'ouest à l'est par la force des armes, de manière à monopoliser le cuivre convoité. C'est ainsi que fut créé ce que nous appelons le "commerce", en lien étroit avec les conflits. D'emblée le commerce apparut dans la zone en tant qu'échanges à longue distance servant des intérêts individuels. La conséquence en fut l'extension rapide du pouvoir des chefs bien au-delà des cultures locales à l'ouest des monts Oural. (...) A partir de 4500 ils dominèrent toute la région des steppes de l'Europe orientale, de l'Oural au Caucase en passant par l'Ukraine.

Et qu'advint-il des précédentes cultures néolithiques à caractère matriarcal qui vivaient dans la région ? Elles ont été "recouvertes", ainsi que le décrivent les archéologues dans un laconisme désobligeant.

Les indigènes n'ont sûrement pas accepté de leur plein gré des changements aussi radicaux et le "recouvrement" ne s'est pas opéré pacifiquement. Les envahisseurs arrivaient en groupes épars de guerriers pasteurs montés très aguerris, spectacle neuf et terrifiant pour les populations qui résidaient depuis longtemps sur les lieux. Ceux qui survécurent à l'attaque s'enfuirent vraisemblablement dans la région voisine de Trypillia en Ukraine, de culture matriarcale. Cette seconde phase de conflit se caractérise donc par le choc des groupes guerriers avec des cultures de caractère matriarcal dans la steppe, choc conclu par la saisie des terres dans la violence et l'expulsion des populations locales.

Le résultat fut que les paysans construisirent leurs sites d'habitat près de la frontière sur des collines escarpées et les fortifièrent. Ce système de défense suffit à dissuader les groupes de guerriers patriarcaux qui contournèrent la culture de Trypillia par le sud, au long de la côte de la mer Noire en direction du Danube. Mais la désintégration ultérieure des autres cultures matriarcales se fit sentir ici aussi du fait de l'arrivée d'un nombre encore plus considérable de réfugiés qui se retrouvèrent en masse dans la culture de Trypillia. En à peine un siècle la densité des établissements augmenta massivement jusqu'à pratiquement décupler.

Qui étaient ces peuples autour des montagnes occidentales de l'Oural qui s'organisaient d'une nouvelle manière comme guerriers pasteurs pénétrant loin dans les steppes ? C'est la linguistique qui a répondu à cette question, en identifiant nettement les populations de Samara, Khvalnysk et Sredni Stog comme Indo-Européens anciens. Ils parlaient une forme d'ancien indo-européen dans la période allant de 4500 à 2500. (...) la langue indo-européenne ancienne se répandit de plus en plus avec les raids de grande portée des guerriers pasteurs.

La période froide qui s'abattit sur la steppe entre 4200 et 4100 fut suivie d'une période plus chaude durant le Chalcolithique. Cette époque connut l'une des inventions les

plus déterminantes : celle de la roue et du chariot. (...) les peuples de guerriers pasteurs utilisèrent (...) d'abord les chariots pour transporter des chargements, ce qui leur permettait d'emporter des vivres, de l'eau et des tentes lors de leurs migrations avec les troupeaux. Ils élargirent ainsi considérablement leur rayon d'action.

La période suivante de grand froid commença entre 3300 et 3000, marquant la fin de la phase favorable, réduisant les surfaces arborées dans la steppe boisée et transformant en déserts de vastes zones de la steppe herbacée. Les guerriers pasteurs devaient désormais déplacer leurs vastes troupeaux plus souvent, en plus grands cercles migratoires, au point que certaines zones surpâturées s'épuisèrent et que les conflits avec les tribus voisines redoublèrent de façon alarmante.

Ils se retrouvèrent finalement à nouveau attirés par les gras pâturages et les riches cités de l'Orient. Entre 3300 et 3000, les Indo-Européens lancèrent une seconde vague d'invasions, de guerriers montés et d'hommes en chariot tirés par des bœufs, dans la vallée du bas-Danube jusqu'au bassin des Carpathes (Hongrie). Les milliers de kourganes (tumulus funéraire) en Europe du Sud-Est et au-delà témoignent de cette expansion par saisie des terres. La langue indo-européenne ancienne s'étendit sur les diverses régions à mesure qu'elles étaient conquises, aboutissant aux langues celtiques, germaniques, baltes, italiennes, slaves, arméniennes et phrygiennes.

Certains archéologues affirment que la première culture Yamna "pénétra" les autres cultures partout - apparemment gentiment et pacifiquement une fois encore ! En fait la seconde vague d'invasion eut des conséquences dévastatrices pour les cultures matriarcales d'Europe, ainsi que pour la culture de Trypillia d'Ukraine. De vastes régions qui avaient été des sites de peuplement et des cités sur la frontière furent abandonnées, les populations fuyant vers le nord. En même temps, une nouvelle forme de société émergea au sud de la région de Trypillia, fondée sur la soumission du reste des populations natives aux nouveaux maîtres venus de la steppe (culture d'Usatovo, vers 3300-3200).

Une stricte division des classes fut introduite et maintenue dans la violence par une élite militaire. Violence dont on peut voir la trace dans les nombreuses blessures de massue observables sur les squelettes des gens enterrés dans les tombes plates, alors que les hommes ensevelis dans les kourganes ne présentent pas de telles blessures. C'est la *troisième phase de conflits*, caractérisée par la prolifération de la violence : au lieu de l'expulsion, c'est désormais la conquête. Une société plus ancienne est conquise par des intrus qui possèdent et utilisent systématiquement la technologie des armes - même si cela n'a pas été planifié ni organisé d'emblée. Au lieu de chasser ou d'assassiner les autochtones, les conquérants trouvaient à présent plus commode et plus avantageux de garder les vaincus en vie pour les faire travailler à leur compte.

C'est le *premier établissement de la domination* dont le seul objectif est de soumettre et d'exploiter la majorité des gens d'une autre culture par le biais d'une minorité peu nombreuses mais armée (état-major de coercition). La première hiérarchie rigide de dirigeants et d'opprimés était née, combinée à l'affirmation de l'élite qui se présente comme peuple supérieur, fière de son nouveau pouvoir, venu des armes, sur les autres.

Ceci caractérise les débuts de *la pensée et de l'idéologie patriarcale*. Ainsi fut inventée la première société de classe à deux niveaux, c'est-à-dire une première cellule de patriarcat, très rapidement suivie de bien d'autres. Elle a pour caractéristiques l'incessante tension intérieure et la misère sociale dues à la coercition d'en haut et à la résistance d'en bas.

Une troisième période de froid affecta les steppes du Caucase, de la mer Caspienne et de la mer Noire du 3^e millénaire et détruisit tout ce qui restait d'agriculture. La steppe forestière déclina considérablement, la steppe herbacée s'assécha sans discontinuer et les déserts prirent de l'ampleur, mettant en péril les populations des steppes et aboutissant à la culture Yamna tardive dans l'âge du bronze moyen (2800-2600). (...) Dans ce mode de vie, les femmes qui suivaient le mouvement perdirent toute importance en tant que groupe autonome.

A la même époque se développa une tendance opposée à ce mode de vie entièrement nomade : des tribus isolées s'assurèrent l'accès aux dernières ressources pour leur propre usage en s'installant fermement sur les rares zones humides en bordure des rivières dont elles avaient besoin pour leurs troupeaux en hiver. Cela eut un certain prix, il leur fallut s'enfermer et se défendre contre les tribus nomades, et elles durent entourer leurs sites d'habitat de fortifications.

La protection défensive des remparts ne dissuada apparemment pas les attaques de l'extérieur, d'où l'invention d'une nouvelle arme offensive : le char de guerre. C'est ainsi que le chariot se transforma, de véhicule lent et pacifique, en une machine de guerre rapide et dangereuse, ce qui eut d'immenses conséquences dans l'histoire culturelle humaine. Les restes les plus anciens de ces chars légers à deux roues à rayons, tirés par deux chevaux à l'avant, datent de la fin du 3^e millénaire. (...) Ces développements disent quelque chose de nouveau : le début de la *guerre organisée*.

Dans la période qui suivit, en résulta le "Superboulevard des Steppes", qui achemina des produits exotiques en Europe mais aussi, pour des milliers d'années, y apporta des guerres sanglantes menées par les peuples des steppes, armés et montés à cheval, comme les Huns sous Attila et les Mongols sous Gengis Khan.

Nous traitons ici du sort des femmes dans ces sociétés hiérarchiques de guerriers pasteurs. La perte de leur signification économique fut suivie de leur humiliation sociale, ce qui aboutit à la famille indo-européenne patrilinéaire et patrilocale avec des droits strictement fondés sur le père.

Les cultures de pasteurs ou même de guerriers pasteurs ne sont en rien automatiquement patriarcales, comme on peut le voir chez les Touaregs du Sahara. Ceux-ci sont traditionnellement organisés en fonction de la lignée maternelle et les femmes vivent ensemble, matrilocalement, comme "maîtresses des tentes". Les troupeaux sont la propriété de la communauté et ce sont les femmes qui s'en occupent. Elles sont considérées comme les nourricières car elles distribuent les produits animaux qu'elles produisent, équitablement et pour le bien de tous.

Avec les débuts de la patriarcalisation (...) ce fut pour les hommes une manifestation de leur pouvoir biologique. (...) Les hommes dominants de l'élite guerrière transférèrent rapidement l'approche de la propriété et de l'exploitation qu'ils avaient acquise avec leurs troupeaux dans la sphère humaine. Si des animaux désacralisés pouvaient se transformer en leur propriété privée, pourquoi ne pas aussi désacraliser les femmes ? (...) Fécondateurs des femmes pour produire un grand nombre de jeunes animaux de bétail, à leur propre situation d'"humains alpha", et se mirent à mépriser la religion de la renaissance qui donnait aux femmes un statut sacré spécial.

Ils se trouvaient devant un autre problème, sérieux, sur le plan de l'héritage : qui devait hériter des biens privés d'un puissant chef, en sorte qu'ils ne retournent pas à la communauté ? le chef avait besoin pour cela d'un héritier individuel, son propre fils, qui devait ressembler en tous points au chef individuel. (...) Mais comme un homme ne peut pas produire ses fils tout seul, le chef avait besoin d'une femme comme moyen d'accéder à ses fins.

Cette proposition ne rencontra assurément pas l'approbation de sa communauté, parce qu'une telle dégradation du statut de la femme était impensable dans l'ordre matriarcal. Mais que se passait-il lorsqu'un chef riche donnait à un clan pauvre une partie de son troupeau pour acquérir une femme en échange ? Et s'il promettait aussi d'honorer la femme à ses côtés en tant qu'épouse du chef ? Le clan perdait pied et la femme, éblouie par la splendeur de sa richesse et de son prestige en acceptait aussi de quitter son clan. Ce fut l'origine du "prix de la mariée" en bétail et de la possession de la femme, suivie par une seconde et plus jeune femme quand elle prenait de l'âge. Une telle pratique a dû se répandre très rapidement dans l'élite guerrière. Et pour finir, il y eut très peu d'hommes riches désireux d'épouser une fille d'un clan plus pauvre. La situation se renversa donc et les clans pauvres offrirent leur fille au puissant avec un "don marital" ou dot pour le gagner comme allié.

Dans chacune de ces variantes, la femme se retrouva inévitablement possédée par l'homme et obligée de vivre avec lui. Il "surveillait" et "châtiait" sa femme comme ses vaches. Il était à ses yeux indispensable de la rendre obéissante et strictement monogame - comment autrement être sûr qu'elle porterait *son* fils et seul héritier légitime et non celui de quelque amant secret ? Par conséquent, il fallait qu'elle lui soit donnée "vierge", c'est-à-dire - sexuellement intacte, ce qui signifiait que le père et les frères dans sa propre famille devaient la surveiller strictement afin qu'elle ne perde pas sa valeur.

Les Kafirs les plus conservateurs sont aujourd'hui les kalash. (...) Dans le dualisme patriarcal, les hommes "forts" et "purs" sont au-dessus des femmes "faibles" et "impures". Les femmes sont considérées comme intrinsèquement "impures" parce que les fonctions du corps féminin en rapport avec la reproduction, comme la menstruation et la naissance, sont considérées comme profondément "impures". (...) L'idée indo-européenne de pureté en est venue à renverser la situation en dénigrant l'ancienne sanctification de l'aptitude des femmes à porter les enfants en la retournant dans le sens opposé.

La situation en Asie mineure et la question des Amazones

3 ^e millénaire	Age du bronze ancien : cités amazones dans l'île de Lemnos et sur la côte occidentale de l'Asie Mineure ((partie asiatique de la Turquie actuelle))
3 ^e et 2 ^e millénaires	Age du bronze moyen et final : sites de peuplement amazones sur le fleuve Thermodon, sur la côte de la mer Noire en Asie Mineure
Vers 1200	Les Amazones dans la guerre de Troie
Fin du 2 ^e millénaire	Les Amazones dans le Sud du Caucase
Première moitié du 1 ^{er} millénaire	Alliance des Amazones avec les peuples nomades du Nord du Caucase

Le thème des Amazones fournit de nombreux indices de la résistance féminine aux débuts de la patriarchie montante. (...) Les spécialistes de l'art et de la littérature grecs ont tendance à répéter les mythes grecs sur les Amazones comme de simples récits fictifs, sans considérer que les mythes contiennent habituellement une base historique qu'on peut déchiffrer. Une telle attitude reflète aussi l'eurocentrisme grec, car elle n'inclut pas les histoires de femmes guerrières des autres peuples. Comparées aux mythes grecs, ces dernières semblent beaucoup plus réalistes et sont moins fondées sur la peur névrotique des femmes guerrières susceptibles de mettre en danger le jeune patriarcat des cités et tribus grecques. Car il est un principe qui s'applique dans les mythes et représentations artistiques grecs : les Amazones doivent être détruites ! Elles sont en conséquence toujours représentées comme les vaincues qui viennent de recevoir le coup mortel d'un homme (peintures sur vases, sculptures) ou sont renversées subrepticement par les grands héros grecs dans la violence (mythes). Les narrations de nombreux peuples eurasiens nous livrent un point de vue différent : les femmes guerrières y sont essentiellement représentées comme victorieuses. Après de féroces batailles avec elles, l'esprit combattant des hommes cède souvent le pas à l'admiration, et ils tentent de nouer des alliances avec elles, notamment pour se gagner leur amour - idée totalement étrangère aux héros grecs.

Une autre stratégie visant à obscurcir la question des Amazones est la sur-utilisation du terme "mythe". (...) Homère dans son épopée *L'Illiade* donne une liste nominale des tribus venues au secours de la très disputée cité troyenne, incluant une tribu des Amazones en tant que peuple indépendant. Qui plus est, d'anciennes cités grecques de la côte d'Asie Mineure avaient frappé monnaie à l'effigie des Amazones qui y étaient vénérées en tant que fondatrices de leurs communautés. Les chercheurs contemporains accordent certainement foi aux rapports des auteurs anciens sur les populations de leur époque parce que l'essentiel en a été confirmé par l'archéologie, mais en ce qui concerne les Amazones, les mêmes auteurs sont supposés avoir "inventé". Ce qu'ils disent des Amazones est collectivement décrié comme "mythe".

Les mythes auraient eu pour fonction de montrer aux femmes grecques, particulièrement les Athéniennes, que leur position d'opprimées était "naturelle", alors que les Amazones violaient "l'ordre naturel", raison pour laquelle il fallait qu'elles périssent. On ne peut s'empêcher de se demander quelle était l'utilité de tels mythes si l'on présume que la domination masculine a toujours existé. Si tel était le cas, que la domination masculine a toujours été là, elle n'a pas besoin d'être légitimée. Indirectement, c'est admettre que le

patriarcat grec est historiquement tout jeune et qu'il y avait quelque chose d'autre avant - mais cette question est régulièrement éludée.

Même les faits archéologiques sont victimes de tels préjugés. Ainsi, avant qu'on puisse mener à bien l'analyse des squelettes, toutes les tombes contenant des armes étaient déclarées tombes masculines - raison pour laquelle les femmes guerrières n'existaient pas. Quand l'analyse des squelettes a prouvé que les peuples eurasiens avaient des tombes contenant des femmes armées, on a dit que les armes leur avaient été données comme protection symbolique pour l'au-delà, mais qu'elles-mêmes ne combattaient pas. Cette opinion a été réfutée par une analyse plus fine des squelettes, qui a révélé des déformations typiques sur les os des femmes dues à l'utilisation constante des armes.

Les auteurs anciens au début du premier millénaire (...) décrivaient les "Amazones" comme un phénomène particulier, des "communautés guerrières constituées exclusivement de femmes". Elles formaient une société sans hommes et savaient comment affirmer leur indépendance par le biais de leur force au combat. Ceci veut dire que les Amazones ne combattaient pas avec les hommes comme beaucoup d'autres guerrières. Par conséquent, toute femme guerrière n'est pas forcément une Amazone, mais toute Amazone est évidemment une guerrière. Ainsi, les "Amazones" sont-elles une communauté intégralement féminine qui pratiquait la ségrégation sexuelle.

Nombre de chercheuses et de chercheurs ont fait des tentatives sérieuses pour explorer le phénomène amazone. Les contributions de certains, toutefois, bien qu'importantes, tournent court car ils ne font pas la distinction entre "Amazone" et "guerrière".

La source la plus ancienne est *L'Illiade*, l'épopée d'Homère, écrite au 8^e siècle mais fondée sur une longue histoire de tradition orale datant de l'âge du bronze comme l'illustrent les armes de bronze des héros face à Troie et leurs combats en char (vers 1200). Cela signifie que le contexte culturel des Amazones remonte à l'âge du bronze, époque caractérisée par les tout débuts du patriarcat et l'impact qui s'ensuivit sur les sociétés matriarcales.

Considérons la situation en Asie Mineure qui se trouve au cœur du problème, car, du néolithique à l'âge du bronze, elle a hébergé d'importantes sociétés matriarcales. En Anatolie centrale, par exemple, la très élaborée culture des Hattis, population établie depuis longtemps et vivant selon un ordre social matriarcal tardif, s'épanouit durant la seconde moitié du 2^e millénaire. L'organisation politique des Hattis passe par un conseil d'anciens, dans lequel la reine (hatti "Tawananna") était à la tête d'un conseil des anciennes, les mères claniques. Grande prêtresse et tête sacrée du peuple, elle en était aussi la représentante devant le monde extérieur. Le conseil des anciens comprenait les frères des mères claniques, signe d'un évident matrilineage. Ils étaient les exécutants et actaient les décisions du conseil des anciennes. Ils étaient dirigés par un roi (hatti "Tabarna") qui était le frère, le fils ou le neveu de la reine, et qui organisait les actions de l'exécutif. Ces modèles matriarcaux des Hattis pour ce qui est de leur peuple et de la succession au trône ont d'anciennes racines anatoliennes.

Même sur la côte occidentale de l'Asie Mineure, il y eut dans l'âge du bronze des traditions matriarcales capables de survivre durablement dans de grandes îles au large comme Lemnos, Lesbos et Chios. Lemnos est d'un grand intérêt pour l'histoire des Amazones puisqu'elle avait déjà une culture extrêmement développée dans les débuts de l'âge du bronze. Les archéologues ont découvert trois cités du 4^e millénaire, Poliochni, Myrina et Hepahistia, dont les origines remontent au néolithique. (...) Poliochni était deux fois plus vaste que Troie et beaucoup plus ancienne.

Quel a été leur sort particulier ? Une explication possible réside dans un intéressant mythe de l'Antiquité qui raconte comment le héros grec Jason arriva à l'île de Lemnos sur son navire Argo avec ses compagnons, les Argonautes, dans sa quête de la Toison d'or. Il y reçut l'hospitalité mais n'y rencontra que des femmes armées. En réponse à ses questions, elles lui dirent qu'elles avaient tué leurs maris parce qu'ils les abusaient. Les femmes invitèrent les Argonautes à s'accoupler à elles pour qu'elles conçoivent, jusqu'à leur départ.

- Ce motif capital, de la tromperie, est certainement de l'ordre du fantasme, seule façon dont les Grecs pouvaient s'expliquer qu'une île ne soit habitée que par des femmes. Selon la morale patriarcale, la première chose que font les femmes quand elles mettent la main sur des armes est de tuer leurs maris. La question demeure toutefois de qui étaient ces "maris" ?

Un passage révélateur du mythe raconte que des "pirates thraces" envahirent l'île et la conquirent. On peut en déduire que ces "pirates" étaient des marins patriarcaux du Nord de la Grèce (de la Thrace) partis en conquête à travers les mers après la chute des anciennes cultures des Balkans devant les invasions des tribus indo-européennes. Ces conquérantes pouvaient avoir tué les hommes indigènes et violé les femmes de Lemnos, les contraignant à les épouser, comme il était de règle dans les pratiques patriarcales. Mais les femmes se libérèrent apparemment de ces "maris" en se servant des armes de ces derniers. Cela se passa sous le commandement de la courageuse Hypsipyle, qui devint par la suite la "reine", c'est-à-dire la représentante des femmes lemniennes. Après leur victoire, les femmes armées prirent en main le destin de la culture de l'île. Afin de résoudre le problème de la descendance, les femmes de Lemnos avaient coutume de séduire les marins de passage par leur hospitalité et leur amour, ainsi que les Argonautes en avaient fait l'expérience avec Jason.

Le fait que l'arc et les flèches ne faisaient pas partie de cette aire culturelle antérieurement, et que des pointes de flèches ont été découvertes exclusivement à Lemnos, est d'une importance capitale. Il est évident que les femmes préfèrent l'arc et la flèche, arme à longue portée, au combat corps à corps avec les hommes, raison pour laquelle l'arc devint l'arme typique des Amazones. On a découvert là un grand nombre de haches de guerre, autre arme typique des Amazones. On peut voir ici que les femmes se sont mises à utiliser, pour se défendre, ce que les hommes avaient apporté au monde : les armes et l'art de la guerre.

Chez les auteurs anciens, le pays le plus souvent mentionné comme le pays natal des Amazones est "Themiskyra" (Thémiscyre), qui se trouve sur les rives de l'Iris et du Thermodon, au Nord de l'Asie Mineure, sur l'actuelle côte turque de la mer Noire.

Les femmes de Lemnos, une fois qu'elles eurent fondé leurs communautés amazones et commencé à voyager en mer, connaissaient non seulement la côte occidentale de l'Asie Mineure mais aussi la côte du nord qui longe la mer Noire. La fondation de nombreuses cités le long de ces deux côtes leur est attribuée dans les légendes grecques. On en dénombrerait pas moins de trente, tout du long de la côte occidentale de l'Asie Mineure, comme un rang de perles enfilées du nord au sud, ou occasionnellement le long de la mer de Marmara et de la côte d'Asie Mineure sur la Mer Noire. Quand certaines devinrent par la suite des colonies grecques, les cités de Kymè, Smyrne et Ephèse avaient encore sur leurs monnaies l'image des Amazones comme fondatrices.

De l'ancienne cité grecque d'Ephèse subsistent les ruines du célèbre temple d'Artémis, qui était considéré comme l'un des Sept Merveilles du monde dans l'ancien temps à cause de ses dimensions (architecture grecque du 6^e siècle). C'est exactement là que les Amazones, dit-on, construisirent leur premier sanctuaire dédié à leur déesse tutélaire Artémis. Les Amazones la vénéraient en tant que déesse de la chasse, armée d'un arc et de flèches, vivant comme elle avec ses seules compagnes et comme elles n'appréciant pas particulièrement les hommes. La fondation du sanctuaire d'Artémis à Ephèse suggère que les autres cités fondées par les Amazones ont aussi fait leurs débuts en tant que sanctuaires, auxquels se sont ajoutés de petits sites d'habitat, devenus ultérieurement des villes.

La position centrale de l'île de Lemnos facilitait les expéditions en mer des débuts, mais devint un danger par la suite, car l'ennemi pouvait atteindre l'île de tous les côtés. (...) Les femmes lemniennes finirent par décider d'émigrer, laissant Lemnos inhabité pendant une centaine d'années. Elles se cherchaient un second pays dans une zone reculée et inaccessible, de manière à continuer à vivre selon leur mode de vie traditionnel. Elles le trouvèrent dans la région occupant le coin oriental de la côte de l'Asie Mineure sur la mer Noire, la plaine de l'iris et du Thermodon, qui était entourée de montagnes escarpées et impénétrables mais fournissait un espace suffisant pour les gens et les animaux, un parfait lieu de retraite.

Les Amazones y fondèrent, dit-on, trois cités pour leurs trois tribus, qui correspondent aux trois cités de Lemnos, dont les noms grecs sont les suivants : Themiskyra, la capitale, Lykastia et Chadesia. En même temps, elles se dotèrent d'une puissante cavalerie, car toutes les sources anciennes les décrivent comme des cavalières exceptionnelles. (...) On pense que (...) Chadesia se trouve près du castel d'Akalan, du début de l'âge du bronze, à quelques kilomètres au sud-ouest de Samsun. Le sommet de la colline est coiffé d'une imposante forteresse formée de murs cyclopéens de cinq mètres de haut. (...) La capitale des Amazones, Themiskyra (...) n'a pas encore été découverte sur le plan archéologique.

Les nombreux instruments servant à fabriquer des étoffes sont particulièrement remarquables, les Amazones étant célèbres pour leurs beaux vêtements, comme on peut le voir à l'originalité de leurs costumes faits de longues jupes et de casques très décorés.

Les Amazones n'avaient trouvé sur place aucune population, ce que montre l'absence de sites de peuplement antérieurs au début de l'âge du bronze. Elles se regroupèrent toutefois avec un autre peuple, qui vivait directement à l'est, plus exactement avec les

hommes de ce peuple voisin, afin d'assurer la descendance qu'elles souhaitaient. Il semble que ce fût agi des Azzis qui vivaient dans le Nord-Est de l'Anatolie. Les Azzis sont mentionnés dans les sources hittites et semblent avoir conservé des modes de vie largement matriarcaux.

Les rencontres amoureuses entre les Amazones de Thermodon et les hommes azzis étaient brèves et ritualisées, comme le rapportent généralement les légendes sur les liens érotiques des Amazones avec les hommes. L'objectif était de produire des enfants pour les communautés de femmes et non de vivre une histoire d'amour.

Certains de ces hommes ont probablement suivi les Amazones dans leurs cités et y ont vécu, sur les pentes des collines résidentielles. On peut y voir l'architecture d'argile et la poterie simple typiques de leur patrie, qu'ils ont conservées. Leur nombre a sans doute augmenté au fil du temps, renforcé par les fils des Amazones, puisque les Amazones, soucieuses de maintenir une communauté exclusivement féminine, abandonnaient leurs enfants mâles. Selon la plupart des sources, elles gardaient les filles et confiaient les garçons aux hommes associés, puisqu'ils ne vivaient pas bien loin, à savoir dans la culture des pentes.

Les femmes pratiquaient art et artisanat, comme le tissage et la poterie, la fabrication de leurs outils et de leurs armes, et c'est elles qui défendaient la cité en guerrières expérimentées. Les hommes, de leur côté, étaient artisans et commerçants, et probablement les bâtisseurs des forteresses. Cela correspond aux domaines de responsabilité complémentaire et équivalente dans les sociétés matriarcales, fondées sur l'égalité complémentaire des sexes - comme le savaient les femmes de Lemnos, étant donné leurs origines. On peut donc difficilement considérer les hommes comme "le sexe esclave" ainsi que l'ont fait les auteurs grecs patriarcaux.

Cependant, de telles sociétés amazones n'étaient plus intégralement matriarcales mais avaient seulement des caractéristiques matriarcales. Elles ressemblaient davantage à des organisations de femmes pour se défendre en des temps généralement difficiles. La différence essentielle est que les sociétés matriarcales classiques ne sont pas des sociétés guerrières. Elles peuvent en cas de besoin devenir guerrières, mais cela sape graduellement leur ordre traditionnel de l'intérieur.

Sans les hommes, ces sociétés avaient perdu la dualité complémentaire. Autre caractéristique matriarcale, la liberté sans restriction des relations amoureuses, tant pour les hommes que pour les femmes, s'était modifiée chez les Amazones du fait des restrictions ritualistes. On peut toutefois assumer que l'amour homosexuel était florissant entre femmes, ce dont on a quelques preuves.

Seconde émigration : du Thermodon au Caucase et aux Scythes

Durant l'année 1200 avant notre ère, une section des Amazones se battit sous la direction de la reine Penthésilée, alliée à d'autres défenseurs de la ville de Troie en Asie Mineure occidentale, contre les attaquants grecs, les Achéens. Les Amazones portaient à l'époque un costume guerrier grec et étaient armées de courtes épées et de boucliers. Penthésilée fut tuée pendant ces batailles. Les Amazones avaient de bonnes raisons d'être hostiles aux Achéens patriarcaux, parce qu'elles subissaient elles aussi leurs attaques dans leur seconde patrie à Thermodon. Ceci est raconté dans les légendes des héros athéniens

Héraclès/Hercule et Thésée, qui visitèrent le pays des Amazones en venant de la mer et, en dépit de l'hospitalité des femmes, causèrent de violents conflits en multipliant les embuscades et semèrent la mort (âge du bronze, vers 1300).

Les Amazones de la région de l'Iris-Thermodon eurent aussi affaire à ces ennemis du Sud. De temps à autre les Hittites pénétraient dans le Nord de l'Asie Mineure pour éliminer des ennemis à leurs frontières. (...) Ceci explique cependant que les Amazones aient construit deux forteresses (Aalan et Kaledorugu) sur la route menant au sud de l'Anatolie.

Vers 1400, les annales hittites parlent d'un ennemi imprévisible, les Gasgas, semi-nomades qui envahirent l'Asie Mineure depuis le nord-est et s'installèrent sur la frontière septentrionale de l'empire hittite. (..) Les Amazones se battirent courageusement contre les envahisseurs afin de préserver leur indépendance, la forteresse cachée de Karpu Pale servant de base de repli. Il est pourtant très peu vraisemblable qu'elles aient pu survivre aux multiples invasions qui déferlèrent sur l'Asie Mineure durant l'âge du fer, durant lequel périt l'empire hittite comme aussi d'autres empires.

Les communautés amazones ne disparurent pas pour autant complètement. (...) Des groupes d'Amazones semblent avoir émigré du Thermodon vers le Caucase sur la côte orientale de la mer Noire. (...) Les découvertes archéologiques montrent qu'à l'époque ont émergé des centres culturels, à la fois au Sud et au Nord du Caucase, qui ressemblaient à la culture du Thermodon.

Une légende grecque raconte qu'un groupe important d'Amazones du Thermodon fut capturé et déporté par bateaux. Elles réussirent toutefois à se libérer et à tuer leurs gardes, mais furent alors exposées au vent et aux vagues et dérivèrent vers la côte nord de la mer Noire, la mer d'Azov. C'était le pays des Scythes, Indo-Européens patriarcaux parlant une langue indo-iranienne, qui dominèrent au 1er millénaire (âge du fer) les steppes depuis l'Asie centrale jusqu'à la mer Noire, en tant que nomades équestres.

Quand ces derniers s'aperçurent qu'ils combattaient des femmes, ils décidèrent qu'il valait mieux que les jeunes Scythes leur offrent l'amour plutôt que la guerre et qu'ils produisent des enfants vigoureux. Mais les Amazones refusèrent, affirmant qu'elles ne pouvaient pas vivre comme les femmes scythes, qui passaient leur vie dans les chariots à s'employer aux tâches féminines, ne chassaient ni ne sortaient, et ne montaient pas même à cheval ni ne se battaient ! Amoureux, les jeunes Scythes acceptèrent leurs conditions et suivirent les Amazones partout où elles voulurent s'installer. Ils se déplacèrent ensemble pour gagner l'est du Don et fondèrent une nouvelle population, les Sarmates. On dit encore que chez les Sarmates, les femmes conservèrent leur ancien style de vie libre, allant chasser et guerroyer à cheval avec les hommes, et qu'elles s'habillaient comme les hommes.

Voici ce qu'ont révélé les découvertes archéologiques. La vaste région occupée par les Sarmates, qui n'avait pas d'habitat permanent, s'étendait du Don à l'Oural et au nord du Caucase. On y a trouvé de nombreuses tombes de guerrières enterrées avec la "panoplie mixte" d'outils féminins, de bijoux et d'armes sous les kourganes. Les flèches dominent dans les armes, mais on a trouvé également épées, poignards, lances, boucliers, armures et ceintures d'armes. Les squelettes portent des traces de bataille impliquant la participation

des femmes. la plupart de ces tombes se trouvent dans la région nord-orientale de la mer Noire, mais il y en a aussi dans le Nord du Caucase.

Dans la seule Ukraine méridionale ont été découvertes 130 tombes de guerrières (1er millénaire, 5è et 4è siècles). Pourtant, la proportion dans les cimetières de ces tombes de femmes guerrières est faible par rapport aux tombes d'hommes et d'autres femmes. Elles n'y constituent jamais la majorité, mais une petite minorité. (...), n'excède pas 20% de toutes les tombes de femmes. Ceci montre clairement que seul un nombre limité de femmes sarmates prenait les armes. Dans presque toutes les tombes des hommes, qui l'emportent numériquement, des armes ont été découvertes, ce qui signifie que la guerre chez les Sarmates - comme chez les Scythes - était l'affaire des hommes et que les femmes ne faisaient que se joindre aux batailles des hommes et que, bien qu'honorées, elles leur restaient subordonnées dans ce domaine.

C'est là que se manifeste clairement la différence entre "Amazones" et "femmes guerrières". C'est donc une source de confusion que d'appeler partout "Amazone" toute femme guerrière de l'histoire ancienne, ou à l'inverse de réfuter l'existence même des Amazones du fait de la dépendance des femmes guerrières sarmates.

Il y a eu des femmes guerrières non seulement chez les Sarmates, mais chez bien d'autres peuples de la steppe eurasiennne, de la Hongrie à l'Asie centrale et à la Chine du Nord, vaste zone où le fait n'avait rien d'inhabituel. Elles ont été immortalisées dans des légendes et des chants à travers toute la région de la steppe eurasiennne et les archéologues ont découvert leurs sépultures un peu partout dans cette vaste étendue. On dit qu'elles prenaient part aux combats et aidaient souvent les hommes à vaincre. Leur statut social variait grandement : certaines d'entre elles devinrent assez puissantes pour conduire une armée avec succès comme reines de guerre. Plus souvent, elles étaient épouses de rois et se battaient aussi pour assister leurs maris. (...) Aucune d'entre elles n'était indépendante, elles agissaient dans des contextes plus ou moins patriarcaux.

Les femmes guerrières des tribus nomades de la steppe eurasiennne n'étaient pas issues d'un quelconque modèle "matriarcal" chez ces peuples. De telles héroïnes isolées, qu'elles aient été reines ou simples anonymes bénéficiant de privilèges provisoires, ne constituent pas une société matriarcale. En principe, elles vivaient dans des sociétés patriarcales. Ces exceptions cependant se fondaient sur le caractère généralement défensif des femmes des tribus nomades eurasiennes, en raison même du mode de vie de ces peuples. Dans l'âge du bronze et plus encore dans l'âge du fer avec l'escalade des guerres constantes, les hommes étaient souvent absents des campements. la situation aurait exposé les femmes, qui restaient avec les enfants et les troupeaux dans les campements, à tous les assauts ennemis si elles n'avaient pas su se défendre elles-mêmes.

Définition 1

Le patriarcat ancien s'est développé à l'origine comme une combinaison de *guerre*, *établissement des élites et de la domination*, *propriété privée du bétail*, *règne sur les femmes et les cultures soumises*, *en association avec les divinités masculines supérieures du ciel et de la guerre*.

Définition 2

Les Amazones ne sont pas des femmes qui combattaient dans les formations militaires des hommes, mais des guerrières indépendantes. Elles ont instauré des *communautés de guerrières composées exclusivement de femmes*. Mes sociétés amazones comportent encore certains traits matriarcaux mais ne sont plus des matriarcats à part entière.

Chapitre 6

L'âge du bronze et l'âge du fer en Aie occidentale : l'émergence de l'Etat et de l'Empire

A partir du 6^e millénaire, le Croissant fertile devient infertile, du fait d'un refroidissement prolongé lié à la sécheresse, ce qui aboutit, au début, à une situation nettement plus favorable pour la Mésopotamie méridionale. (...) Plusieurs groupes avaient par conséquent quitté le Croissant fertile pour aller vers l'ouest et l'nord, mais aussi pour descendre vers le sud en suivant les deux fleuves.

Dans l'âge du cuivre ancien, les cultures de Hassouna, Samarra et Halaf (env. 6000-5000) prirent naissance dans les plaines de la Mésopotamie du Nord (Nord de l'Irak d'aujourd'hui). La plus ancienne, celle de Hassouna, était sur les rives en amont du Tigre, celle de Samarra qui lui succéda s'étendait depuis le Tigre et les piémonts des monts Zagros jusqu'au milieu de l'Euphrate. La culture de Halaf se développa indépendamment, dans l'amont du Khabur, affluent de l'Euphrate, sur une vaste zone allant du Nord de la Syrie à l'Anatolie. Ces cultures ne se distinguent que par leur poterie, celle de Halaf étant extrêmement artistique.

Le peuple de l'ancienne culture, Hassouna, vivait dans de petits villages construits sur de grandes collines résidentielles, leurs maisons étaient de dimensions et de style analogues, chacune permettant d'héberger un clan. Il y avait également de vastes bâtiments servant à entreposer le grain pour la communauté. Rien n'a été découvert qui évoquerait des constructions spéciales comme la demeure d'un chef. De nombreuses urnes contenant des squelettes d'enfants ont été découvertes sous les planchers et les seuils des maisons, et cette coutume d'enterrer sous les maisons était également en vigueur à Samarra. Les figurines féminines sont parmi les découvertes les plus fréquentes. La culture de Halaf était extrêmement uniforme et son développement ne connut pas non plus de chef de tribu.

Ces traits caractéristiques des cultures de Hassouan et Halaf signalent des sociétés matriarcales égalitaires issues des sociétés matriarcales du Croissant fertile. (...) Les peuples de cette culture furent les premiers à pénétrer les plaines du Sud dénuées de pluies et les premiers à inventer l'irrigation artificielle des jardins et des champs. Cette innovation était révolutionnaire et devait s'avérer par la suite lourde de conséquences, attachant essentiellement les gens à des zones agricoles déterminées.

Les archéologues chargés des recherches sur la culture de Samarra ont pu découvrir les restes d'un système de canaux simple mais très bien développé. La situation n'est pas la même avec le Tigre, toutefois, qui a un débit beaucoup plus fort et reçoit de puissants affluents des monts Zagros. (...) Il coule cependant aussi sur des terrains plats dans son cours

moyen et commence à former des méandres, ce qui permet d'obtenir l'eau à l'aide de simples dispositifs de hissage. Cette méthode a également été inventée par les peuples de la culture de Samarra, qui devinrent ainsi les premiers spécialistes de l'irrigation artificielle et eurent aussi besoin d'organiser l'attribution de l'eau et des champs.

C'est là qu'on retombe d'emblée sur cette affirmation qu'organiser l'irrigation suppose "des fonctions de direction et une élite", qu'une plus grande division sociale et complexité du travail est synonyme de "hiérarchie", qu'un "surplus" est généré, approprié par l'élite, et que les sceaux et les jetons de comptage sont la preuve de "possession individuelle". On suggère ainsi que la culture de Samarra contenait déjà en germe les premières structures étatiques hiérarchisées, qui prirent forme en Mésopotamie et s'y développèrent de façon parfaitement linéaire. Cette interprétation a conduit à assumer l'idée que l'organisation des systèmes d'irrigation entraînait le début de modèles patriarcaux - idée généralisée mais fautive. Rien ne soutient cette affirmation puisqu'aucun témoignage archéologique n'est venu la confirmer. Ici encore, on confond complexité et hiérarchie, et on sous-estime la capacité des sociétés égalitaires à s'organiser. Il faut plutôt partir du principe que les foyers claniques de la culture de Samarra, elle-même dérivée de la culture matriarcale de Hassouna, attribuaient l'eau et les champs sur la base d'un consensus de la communauté, sans qu'un chef soit responsable de la planification. Les sceaux et les jetons de comptage contribuaient à une attribution équitable à chaque foyer ; il s'agit de marques de clan plutôt que de possession privée.

La culture d'Obeid (...) développa dès le début l'irrigation artificielle dans les chaudes plaines de Sud et elle utilisait les figurines féminines pour exprimer ses idées religieuses. (...) Les foyers (...) devaient se protéger contre tous les risques dus à la proximité du fleuve et au climat extrême, ce qui les poussa à créer des réserves communautaires appelées à servir de fonds de secours en cas d'inondation ou de sécheresse. Là encore, on prétend que cela a abouti à "un contrôle strict du chef de maisonnée" pour la "gestion des ressources humaines", ce qui renvoie à une "hiérarchie à l'intérieur du foyer" - et que ce chef de maisonnée est comme toujours censé être mâle comme le clan est censé être patriarcal. C'est le foyer patriarcal grec, l'*oikos*, qui sert en l'occurrence de modèle, alors que le contexte qui lui est propre date de plusieurs siècles plus tard et qu'il est le produit de circonstances différentes. Encore une fois, ici pour la culture d'Obeid, ce genre de proposition reflète des projections rétroactives sans le moindre fondement archéologique. En réalité, un clan domestique soudé qui soutient la forte cohésion des membres suffit pour surmonter les difficultés, dans une situation pionnière.

Il y eut un autre changement pendant le 4^e millénaire dans le climat, qui cette fois devenait encore plus frais et sec. Les plaines alluviales se trouvèrent plus rarement inondées, les marais et lagons du Sud rétrocedèrent. Pourtant il restait encore beaucoup d'eau en Mésopotamie méridionale, même sans avoir à construire de grands canaux, et les plaines alluviales restaient fertiles. Mais l'aridité eut des conséquences désastreuses sur les hautes terres de Perse et les régions adjacentes du Nord de la Mésopotamie, et il se créa une zone désertique autour des bords des montagnes. Les gens commencèrent à se déplacer à nouveau, et l'immigration de divers groupes ethniques depuis le nord et l'est s'accrut, à présent qu'on savait habitables les terres du Sud riches en eau, "paradis" en comparaison de leur lieu de vie présent.

Les peuples sumériens faisaient partie de ces immigrants et ils avaient une langue étrange et particulière qui n'était liée à aucune langue connue à l'époque. Ils fondèrent leurs premières cités à Telle el-Obeid, la colline la plus importante de la culture d'Obeid, et celles-ci connurent un développement considérable : Eridu avec douze hectares, Ur avec dix, un peu plus en amont de l'Euphrate, Uruk avec soixante-dix. Tout cela se produisit pacifiquement, car il y avait encore assez de place pour tout le monde. Le Chalcolithique final débuta avec ces changements. Les Sumériens apprirent beaucoup de la culture d'Obeid et en adoptèrent de nombreux éléments, comme en témoigne la similitude de leurs maisons à hall central en forme de T.

Les Sumériens empruntèrent aussi à Obeid le principe du stockage pour la communauté, qu'on conservait dans le temple, maison communautaire. Il était indispensable, parce que ni le climat ni les conditions géographiques n'avaient changé. Les sceaux et les jetons de comptage étaient utilisés, comme dans les maisons de clan, pour enregistrer le reçu des biens et pour redistribuer équitablement la production en fonction des mesures et poids fixés. Le temps à cet égard servait de grande maisonnée communautaire, comme cela avait été le cas par le passé des maisons communales sacrées ; on désigne cet arrangement par le terme économie de temple". Même cette organisation n'exige pas de dirigeant ni d'élite qui manipulerait les biens à son propre bénéfice, et les jetons de comptage - comme on l'a déjà dit - ne sont pas davantage l'indice clair d'une "administration centrale" d'en haut. Dans les premières cités sumériennes, les clans eux-mêmes déterminaient l'usage des ressources de la communauté et si un chef ou groupe se voyait confier l'administration, il agissait comme délégué des clans.

L'économie de temple sumérienne a été à tort interprétée comme une "centralisation" dès le début des recherches, partant toujours du principe d'une stricte hiérarchie. Ce défaut remonte à une définition erronée de la "cité", dont la centralisation et la domination sont supposées caractéristiques. Pourtant de grandes cités se débrouillaient sans modèles patriarcaux bien plus tôt, dans la période néolithique, comme la ville de Çatal Höyük en Anatolie et celles de la culture de Trypillia en Ukraine. Plus anciennes et plus vastes que les premières cités sumériennes, elles ne présentent aucun signe de hiérarchie ni d'administration centrale. Elles sont au contraire d'excellents exemples de la complexité et de l'efficacité du *gouvernement autonome égalitaire* des clans qui y vivaient. Mais l'importance de ces cités est rarement mentionnée dans l'archéologie, à cause de l'absence de définition de la "cité", toujours considérée comme un site de peuplement organisé patriarcalement et centralisé. Nous sommes donc en butte à une méconception des prétendues "premières cités de l'humanité" en Mésopotamie et de l'"urbanisation" censée n'avoir eu lieu que là -déplorable réduction historique.

L'époque suivante fut le théâtre d'un changement radical. A la fin du 4^e millénaire et au début du 3^e, l'âge du bronze débuta avec la période d'Uruk, époque où apparut également l'organisation de l'Etat pour la première fois. Ce ne fut ni intentionnel, ni planifié, mais lié à l'accroissement rapide de la population dans la plaine alluviale entre les deux fleuves. Il n'y avait auparavant que des sites d'habitation dispersés, mais leur nombre avait entre-temps décuplé. Cela voulait dire que les premiers immigrants avaient été suivis par une horde de peuples qui fuyaient en direction des plaines la détérioration continue du climat,

transformant des zones entières en désert. En même temps, augmentait le risque de guerre en provenance des nomades de la steppe et du désert, peuples habitués depuis longtemps à la vie dans les zones arides mais qui, éprouvant des difficultés croissantes à survivre, s'étaient rapidement militarisés.

La plus forte densité des sites de peuplement s'observait là où le Tigre et l'Euphrate se rapprochent le plus (...). Les cités existantes grossirent également, Uruk seule atteignant la taille de 250 hectares. Il s'ensuivit un problème profond et durable, à savoir, comment approvisionner des populations dont la croissance est si rapide. (...) Les petits canaux locaux, qui avaient auparavant irrigué les champs des maisonnées claniques individuelles, devaient à présent être remplacés par un système sophistiqué de grands canaux pour fournir l'eau nécessaire. Ce système de canaux était divisé en une hiérarchie à quatre niveaux. Il y avait très peu de canaux principaux centraux parcourant l'ensemble de la région longitudinalement. Ces grands canaux centraux s'écoulaient dans des canaux secondaires dont chacun approvisionnait en eau la région d'une cité.

Cela exigeait une hiérarchie dans la gestion (!!!) du système de canaux, les administrateurs les plus haut placés étant responsables du creusement et de la maintenance des canaux principaux du centre. Au-dessous se trouvaient les administrateurs des cités individuelles, qui devaient s'occuper des canaux secondaires pour les différents quartiers et des plus petits canaux pour les champs. (...) L'étape suivante consista à augmenter la production agricole pour nourrir la population qui augmentait rapidement. De vastes pans de plaine furent donc transformés en terre agricole, réduisant en même temps la taille des champs en intensifiant le mode de culture.

Les 20% restants des tablettes d'argile portent aussi des inscriptions en cunéiforme : liste de tous les titres des administrateurs, par ordre hiérarchique, en fonction de leur rang. Le premier titre renvoie à l'administrateur le plus haut gradé, le "roi de la cité" qui n'avait toutefois pas encore le pouvoir de régner sur tout un chacun. Ce personnage était responsable du "Conseil des Aînés" et devait obtenir l'approbation de l'assemblée de tous les chefs de maisonnée. Qui plus est, il y avait une forte composante religieuse, car le roi était responsable du bien-être des citoyens devant la divinité de la cité. Il s'agit pourtant pour la première fois d'une *hiérarchie de responsabilité*, et pas encore de domination. "Domination" veut dire hiérarchie d'exploitation de haut en bas, garantie par un état-major de coercition. Un tel état-major de coercition est le critère de la dominance, et il n'était pas encore présent sur place, vu que le roi n'était pas entouré d'une caste de guerriers permanents.

Avec cette société stratifiée et la hiérarchie de responsabilité commença l'histoire des cités-Etats sumériennes. En tant qu'Etats, elles transformèrent désormais les terrains communaux qui avaient antérieurement été à la disposition de tous en leur territoire, dont elles revendiquaient la propriété. En tant que cités agricoles locales, elles n'avaient toutefois pas encore le caractère exploiteur des Etats à venir, qui s'approprièrent des pays entiers occupés par d'autres populations, car elles se maintinrent dans l'aire bien définie qu'elles cultivaient. Elles parvinrent avec leur territoire à réaliser leur objectif de garantir les vivres pour les habitants de la cité et d'amener la prospérité générale.

Les découvertes archéologiques dans les tombes des gens du commun en témoignent, parce qu'on y découvrit aussi des objets funéraires faits de métaux précieux comme l'or, l'argent, le cuivre et le lapis-lazuli bleu, et pas seulement dans les tombes des grands administrateurs. Les gens érigeaient également dans les temples et sanctuaires des statues précieuses en hommage aux défunts, les dites "sculptures de prière". Elles exhibent le simple costume des Sumériens, qui s'habillaient d'une jupe de laine ample, avec une cape et parfois un chapeau rond pour les femmes, mais aucune ne représente les emblèmes du pouvoir. La distribution généralisée de la richesse dans la population correspond à l'économie des cités-Etats sumériennes, non pas d'accumulation mais de redistribution.

Une pareille prospérité générale a été accrue par les relations commerciales étendues dans la période tardive d'Uruk (connue sous le nom d'"expansion urukéenne"). Ces relations pouvaient se dérouler sans encombre dans les temps relativement tranquilles, parce que les perturbations guerrières n'avaient pas encore atteint la région, et à Uruk même aucune arme de combat n'a été découverte pour cette période. (...) La sphère d'influence d'Uruk atteignit les régions frontalières de la Perse (Susiane) et l'amont du Tigre (Ninive). Uruk établit même ses propres postes de commerce dans le Nord pour assurer que l'importation de matières premières de valeur ne tarirait pas.

Les temps favorables à "l'expansion urukéenne" prirent fin brutalement et le développement s'arrêta presque simultanément partout. Ce processus a été hostile, comme le montrent les traces de destruction dans les régions nordique de la Mésopotamie, avec des découvertes massives de balles de fronde utilisées comme armes de guerre. Les sites de peuplement du Nord furent abandonnés. La cause en fut les guerriers pasteurs nomades, peuples parlant une langue sémitique qui s'étaient depuis longtemps déplacés vers le nord à partir de la désertification de la péninsule arabique jusqu'aux pays du Levant (Palestine, Syrie). Ils y infiltrèrent la population locale dont ils formèrent au fil du temps la majorité.

Bien que n'étant pas montés, ces sémites anciens mirent fin à l'expansion urukéenne vers le nord et pénétrèrent très avant dans la Mésopotamie méridionale. Ils finirent par s'installer sur les bordures de la région urbaine de Sumer sous la dénomination de "Akkadiens". Les cités sumériennes résistèrent à ces envahisseurs en érigeant des remparts et en se liguant. Il y eut aussi des tentatives pour intégrer les étrangers dans leur propre culture par assimilation. C'est ainsi que les Akkadiens oublièrent vite leurs origines nomades et fondèrent leurs propres cités à la frontière nord de la zone urbaine de Sumer. Sumériens et Akkadiens se mirent donc à coexister côte à côte sous les auspices de la même culture. Les tensions demeuraient toutefois, non seulement du fait de la grande différence entre leurs langues, mais aussi de leurs structures de parenté, car les Akkadiens avaient introduit la patrilinéarité.

Les pertes dans le commerce des matières premières avec les régions du Nord, ainsi que ces nouvelles conditions guerrières, plongèrent les Sumériens dans un état de choc. En outre, les rois des cités akkadiennes étendaient leur territoire périurbain avec tant d'agressivité que leur cité-Etat de Kish acquit l'hégémonie sur les cités-Etats durant la première moitié du 3^e millénaire. Dans certaines cités sumériennes, les Akkadiens occupaient le trône eux-mêmes, dans d'autres, les rois sumériens étaient contraints de davantage s'occuper de l'art de la guerre pour se défendre, occupation qui jusque-là n'avait

pas fait partie de leurs tâches. Il se forma une caste de guerriers permanents, placée sous le commandement du roi, et on prit toutes les autres précautions organisationnelles requises pour un état de guerre.

Ce changement radical advint du fait du besoin d'indépendance des cités-Etats sumériennes. Le roi passa ainsi du rôle d'administrateur suprême, soumis à la divinité de la cité, à celui d'un roi guerrier. Comme c'était la norme chez les Akkadiens, on garantissait à présent au roi le privilège de transmettre son titre royal, ce qui aboutit à l'époque des Dynasties archaïques de Sumer au 3^e millénaire. Les rois avaient désormais de nouvelles revendications territoriales au-delà de leur conurbation, ce qui conduisit toutefois à des disputes entre cités-Etats et de ce fait à un certain chaos durant la période des Dynasties archaïques.

Les villages indépendants disparurent et la plupart des gens vécurent dans un état de dépendance dans les cités en permanente expansion. Cette concentration s'accrut à un tel point qu'une bureaucratie géante de mit en place, régulant l'eau, contrôlant les vivres de plus en plus rares et surveillant les habitants. Uruk seule couvrait déjà plus de 550 hectares et n'était donc plus en mesure de maintenir son ancien statut de cité agricole. Elle se transforma en cité centrale, contraignant les sites de peuplement voisins à l'approvisionner et, par conséquent, les exploitant.

Comme les cités-Etats n'étaient pas prêtes à céder leur territoire volontairement à un monarque ainsi autoproclamé, elles se mirent à se conquérir les unes les autres. Il se créa de plus grands territoires, fruit de l'union forcée de plusieurs cités-Etats ; c'était une tentative de créer des Etats régionaux, qui ne survécurent cependant pas à leurs fondateurs. (...) Ce qui apparut chez les Sumériens comme une simple idée combinée à diverses tentatives avortées trouva finalement sa pleine réalisation avec le roi sémite Sargon d'Akkad (2292-2236). Il savait guerroyer mieux que quiconque avant lui, et remporta la bataille de Lougal-Zagesi, réunissant toute la Mésopotamie en un empire uni de force. Il s'instaura lui-même comme gouvernement central et remplaça le sumérien par l'akkadien, langue sémitique, en tant que langue officielle nationale, devenant le premier "dirigeant" digne de ce nom.

La soumission de Sumer n'était cependant qu'un prélude pour Sargon car il avait sérieusement l'intention de conquérir "tous les pays étrangers du levant au couchant". Pour commencer, il occupa l'Elam oriental (Susiane) et les hautes terres de Perse, soumettant également la région de Ninive et du Haut-Tigre. Puis il occupa le Nord de la Mésopotamie (Nord de l'Irak) et la Syrie, s'avancant jusqu'en Anatolie et au Liban.

Ce faisant, il avait fondé pour la première fois un vaste empire basé sur les conquêtes en tant qu'Etat militaire. Cet exploit lui permit de s'autodéifier, car la propagande de l'époque affirme que le peuple en avait fait un dieu à cause de ses combats victorieux. Il s'était fait représenter comme chef coiffé de la couronne à triple corne, tiare éminemment symbolique des déesses et des dieux de Sumer, profanant en cela le plus sacré des symboles. Un acte pareil suscita un conflit entre Sargon et le clergé, car son autodéification ne représentait pas seulement une insulte aux divinités, mais elle lui permettait de s'emparer des trésors et des terres possédées par les temples. Sargon et ses successeurs eurent également à faire face aux constants soulèvements des cités sumériennes, qui n'acceptaient

pas ces changements profonds dans leur situation politique, ce qui amena plusieurs fois le pouvoir central au bord de l'effondrement.

Tous ces processus montrent que les modèles de domination et les modèles patriarcaux sont identiques parce que tout patriarcat est une société basée sur la domination. Le patriarcat est essentiellement fondé sur la domination des femmes car sans elles il ne pourrait pas survivre jusqu'à la prochaine génération. Il repose aussi sur la domination de la plupart des hommes, des peuples étrangers et de la nature en général. Les femmes en tant que sexe opposé, les autres hommes, les étrangers et la nature n'ont pas de valeur en soi mais sont appréciés uniquement comme ressource exploitable pour renforcer la pouvoir et la domination.

Après les empires patriarcaux, les empires conquérants firent leur entrée dans l'histoire humaine et furent reconnus par les dirigeants comme la meilleure forme susceptible de servir leurs intérêts, en combinaison avec une propagande visant à les faire apparaître comme les débuts de la "civilisation", laquelle n'avait pas prétendument existé auparavant, et la quête de ce type d'empire ne cessa pas. La société patriarcale de domination, fondée sur la guerre, relevait de plus en plus son ignoble tête.

Ce furent en fin de compte les Assyriens sémites qui prolongèrent avec le plus grand succès cette désastreuse évolution et la poussèrent à l'extrême. Le projet d'expansion assyrienne commença dans la seconde moitié du 2^e millénaire et débuta dans les plaines du Nord de la Mésopotamie dans le Haut-Tigre. Les Assyriens possédaient à présent des armes en fer (depuis 1200) qu'ils avaient appris à fabriquer des Hittites. (...) durant l'âge du fer tardif (1^{er} millénaire), l'"empire mondial" néo-assyrien vit finalement le jour. Il fut le résultat d'incessantes campagnes guerrières et de nouvelles techniques de guerre, en l'occurrence les armes en fer et les chars.

Mais la gloire ne dura pas longtemps. Les anciens ennemis, Babylone et l'Elam perse attaquèrent simultanément et la capitale néo-assyrienne, Ninive, tomba. En l'espace de sept ans, l'empire mondial d'Assurbanipal s'était entièrement effondré. Les raisons de cette chute rapide résident dans l'extrême centralisation, focalisée sur un unique dirigeant et une capitale. Dans ce cas la centralisation accrue s'était réduite à l'absurdité. (...) Le plus grave problème était cependant qu'un système de dépouilles et de tributs fondé uniquement sur la consommation n'est pas un système économiquement durable.

A Sumer, le roi devenait désormais le chef d'une hiérarchie de fonctionnaires qui ne servaient plus une divinité mais le servaient lui avec zèle, et il avait toujours le dernier mot. le conseil des citoyens n'était plus en vigueur ; ces derniers ne pouvaient plus prendre de décisions politiques, parce que le roi était aussi le chef des militaires (...). Les Akkadiens avaient développé des modèles sociaux en tant que guerriers pasteurs nomades depuis les déserts de la péninsule arabique ; ils étaient arrivés avec eux de la même manière qu'avec les Indo-Européens d'Eurasie. Ces nouvelles structures étaient à présent en vigueur et elles étaient basées sur le pouvoir, la généalogie patrilinéaire et le droit du père.

Une *société à stricte hiérarchie sociale* de développa ainsi de plus en plus, dans laquelle on ne pouvait plus franchir les frontières entre les différentes classes. Le roi et les

militaires occupaient le sommet. Au-dessous venaient les classes supérieures de patriciens, y compris les hauts fonctionnaires et les prêtres, tandis que les citoyens formaient la classe moyenne. La ligne masculine et le droit du père y étaient de règle, grâce à la stricte monogamie des femmes, les hommes n'y étant pas astreints. Les épouses étaient considérées comme des égales limitées, gardant encore certains droits de propriété sur leur dot, qu'elles étaient censées conserver et augmenter non pas pour elles-mêmes mais pour leurs fils. Les femmes dépendaient de leur mari, qui subvenait à leurs besoins et contrôlait leur sexualité et leur fécondité, ce qui signifiait qu'elles étaient isolées et confinées : car le tout premier devoir de la femme était de donner naissance aux fils de son époux.

Avec la formation des empires dans les périodes suivantes (3^e et 2^e millénaires), comme l'empire du roi Sargon d'Akkad et l'empire babylonien, avec les guerres et les conquêtes continues qui s'y associaient, le statut des femmes tomba encore plus bas. (...) On peut le déduire du code de la loi d'Hammourabi, roi de Babylone (1760). Le mariage patriarcal était désormais à peu près partout en vigueur, c'est-à-dire que la femme et les enfants appartenaient au mari, comme sa propriété. Le père de famille avait le droit de tuer les nouveaux-nés qui ne lui plaisaient pas, notamment les filles. (...) La "virginité" de la fille, au sens où elle devait être sexuellement intacte, était un impératif de base, raison pour laquelle elle était sous la garde stricte de ses frères. Si elle avait perdu sa "virginité", elle perdait toute valeur pour la famille. Aucun homme n'accepterait de payer le prix de la mariée pour elle, car il importait à tout homme de pouvoir reconnaître ses "propres enfants", puisque seule comptait sa lignée paternelle. Le père pouvait mettre en gage ou vendre sa fille comme esclave pour la punir.

Le mari avait également le droit de prendre une concubine, qu'il pouvait acheter comme esclave. La femme devait tolérer la concubine, qui était alors sa servante. Si une concubine donnait naissance à des enfants, ils étaient considérés comme les enfants légitimes de la famille du père. Le père était autorisé à commettre l'adultère avec des prostituées ou des esclaves, autrement dit, il vivait dans la polygamie, alors que la femme devait une loyauté absolue à son mari - conséquence typique du lignage paternel, toujours incertain. Si une femme commettait un adultère, elle était punie de mort, et son mari pouvait aussi tuer l'amant sans être lui-même puni, puisque ce dernier était considéré comme le minable voleur de la propriété du mari, sa femme l'occurrence. L'un dans l'autre, on voit là que la sexualité et les capacités procréatrices des femmes de la classe moyenne étaient à présent sous le contrôle total des hommes ; les femmes étaient tombées au statut de biens de consommation et n'étaient plus que des objets de transaction financière entre hommes.

Les prisonnières de guerre étaient toujours violées pour les "deshonorer", autrement dit pour casser leur respect d'elles-mêmes et les asservir aussi psychologiquement. Et finalement elles étaient marquées au fer rouge au visage de manière à ce que tout le monde puisse voir leur "deshonneur". Beaucoup d'entre elles étaient envoyées dans les temples pour filer et tisser, où elles et leurs enfants étaient particulièrement mal traités.

On voit là que l'esclavage des femmes est le type le plus ancien d'esclavage et a formé la base et le modèle de tous les types d'esclavage depuis. Mais ce n'est pas seulement le plus

ancien, c'est aussi celui qui a duré le plus longtemps, les femmes étant toujours vendues aux réseaux de prostitution comme objets sexuels de nos jours.

L'histoire des cités de l'âge du bronze au Levant (Palestine, Liban et Syrie) fut différente de celle de la Mésopotamie. Bien que le climat y soit chaud aussi, ces cités ne dépendirent jamais de l'irrigation artificielle et ne développèrent donc pas de bureaucratie d'Etat. Leur économie parvint à survivre avec les pluies de la région méditerranéenne, rares en été mais abondantes en hiver. Elles restèrent des cités commerçantes indépendantes ; elles n'avaient pas besoin de former de vastes Etats.

Comme ces cités apparurent des milliers d'années avant l'émergence des civilisations des grands fleuves de Mésopotamie et d'Egypte, elles purent bénéficier des savoirs traditionnels et d'un long développement datant des débuts de la période néolithique en Asie occidentale. Les femmes cultivaient des oliveraies, des vignobles, des palmiers dattiers et des figuiers et produisaient des parfums. Les hommes ramenaient du bois de cèdre du mont Liban, et les rives de l'Asie Mineure fournissaient des ressources minérales comme le sel, le cuivre et l'étain. (...) C'est ainsi que Byblos au Liban et Ugarit en Syrie devinrent les plus riches cités de la côte levantine. (...) Cette région était désignée sous le nom de "pays de Canaan" dans l'âge du bronze et était paradisiaque à sa façon. Les Cananéens, qui parlaient une langue sémitique ancienne, avaient immigré dans ces lieux, se mélangeant aux populations locales et adoptant en grande partie leur culture.

Des siècles plus tard, quand ces cités se convertirent au commerce maritime dans la Méditerranée, les Cananéens devinrent de ce fait célèbres sous le nom de "Phéniciens" (le grec *phoenicia* signifie "pays du rouge pourpre"). Cependant, ils se sont toujours qualifiés de "Cananéens", même quand ils eurent fondé la riche et magnifique cité de Carthage en Afrique du Nord, qui affronta les Grecs et les Romains dans la compétition pour le commerce maritime en Méditerranée.

L'ordre social de ces cités commerçantes ressemblait à celui des anciennes cités de Sumer, en ce qu'il était relativement égalitaire, et aucune bureaucratie hiérarchique ne s'y développa. Les rois n'y jouaient qu'un rôle mineur ; ils étaient élus temporairement afin de gérer les escarmouches entre cités, après quoi ils étaient déposés. La cité était dirigée un conseil d'anciens et il relevait d'une décision commune que la cité s'embarque pour une mission diplomatique ou pour la guerre. Souvent, le conseil s'opposait à la guerre et pouvait déposer le roi en cas de désaccord.

Les artisans étaient tenus en haute estime et les marchands jouissaient de la meilleure réputation, la cité leur devant sa richesse. Les femmes avaient aussi un statut élevé. En matière d'artisanat, à savoir les textiles, elles jouissaient du même prestige que les hommes et recevaient les mêmes salaires. Elles prenaient part à l'occasion au commerce entre cités, mais ne participaient pas aux caravanes et n'allaient pas outre-mer, car ces voyages longs et dangereux restaient l'apanage des hommes. L'essentiel de la terre était aux mains des femmes riches. Elles s'occupaient de l'horticulture spécialisée, produisaient du vin et de l'huile d'olive, les denrées commerciales les plus importantes, et géraient elles-mêmes leurs propriétés, conformément à l'ancienne tradition matriarcale de la région.

Pourtant, l'ordre familial à Canaan était patrilinéaire, bien qu'il ait sans doute été matrilineaire avant l'immigration des Cananéens, qui amenèrent la lignée paternelle. Les femmes ne siégeaient pas au conseil de la cité, mais elles accomplissaient certaines fonctions politiques publiques en tant que prêtresses et reines. L'ancien ordre matrilineaire se reflète dans le haut rang de la reine et de la reine mère. La reine n'était pas seulement la femme du roi, mais elle était élue pour représenter les femmes, alors que le roi n'était élu que par sa relation à elle. Ils n'étaient pas mariés et n'avaient pas de lien familial ; la reine avait ses propriétés à elle et sa propre résidence, et elle communiquait avec les autres dirigeants de cités indépendamment du roi. Quand elle mourait, le roi perdait sa position ; ainsi, la reine était considérée comme plus importante que le roi. La personne la plus considérée était la reine mère, en tant que mère du roi. Elle pouvait proposer un de ses fils comme nouveau monarque, et une fois que le conseil de la cité avait approuvé son élection, elle l'appointait roi et tenait une position officielle avec lui. Elle seule possédait et contrôlait les propriétés royales.

Le fait le plus frappant est la dépendance du roi, à la fois à la reine mère et à la reine : deuxièmement, c'est la mère du roi qui détient la fonction la plus haute et non son père, comme ce devrait être le cas dans la lignée paternelle. C'est le résultat d'un modèle antérieur matriarcal, en vertu duquel c'était la mère de la reine qui occupait la plus haute fonction, et non la mère du roi. Un homme ne pouvait devenir roi que s'il épousait la fille d'une reine mère. En d'autres termes, le trône s'héritait toujours selon la lignée maternelle.

Pourtant, l'histoire dans la région du levant prit alors un tour spécial. Il se développa tout d'abord une oligarchie faite de marchands, en d'autres termes des riches. Ils remplacèrent le conseil des anciens et décidèrent eux-mêmes des destins de la cité. En fin de compte, la royauté fut aussi abolie, et avec elle les reines, les représentantes des femmes. Les citoyens de chaque cité, à la place, établirent un système constitutionnel républicain fait des organes politiques du conseil de cité oligarchique et d'une assemblée générale des citoyens. Un tel système peut sembler démocratique mais il ne l'était pas, car les femmes n'apparaissaient pas dans cette constitution, pas plus que dans l'assemblée des citoyens ; elles ne jouaient plus aucun rôle politique. Leur importance déclina et on les limita à l'administration des propriétés et de la religion de la déesse, tandis que l'immense richesse que procurait le commerce maritime restait aux mains des hommes. (...) Il s'agissait d'une démocratie purement masculine, comme celles qui ont apparu plus tard en Grèce, à Rome et dans l'Europe bourgeoise.

Le second tournant fut l'invasion des Israélites dans le pays de Canaan. C'étaient aussi des nomades pasteurs sémites, et ils arrivèrent en vagues successives des déserts du Sud (milieu du 2^e millénaire). Tout aussi agressifs que les Akkadiens à Sumer, ils s'installèrent dans la zone méridionale de Canaan (ancienne Palestine). Ils avaient auparavant résidé en Egypte durant une longue période, où ils avaient été opprimés, mais entraînés plus loin par Moïse, leur "chef charismatique", à la recherche de la "terre promise" plus au nord. Moïse emmena avec lui la forme monothéiste de religion qu'il avait prise à la religion à dieu unique, le dieu du soleil, du pharaon égyptien Akhenaton. Grâce à l'adoration exclusive d'un dieu unique, Yahvé, Moïse réussit à unifier les tribus israélites par la religion et à les conduire jusqu'aux terres fertiles de Canaan.

Cependant, le peuple, c'est-à-dire les Israélites ordinaires, adopta certains éléments matriarcaux de la culture cananéenne avec laquelle il partageait désormais sa vie. Les femmes israélites en particulier, extrêmement opprimées et dépourvues de tout droit, devinrent des dévotes de la déesse Asherah et du culte d'Anat et de Baal. Jaloux de leur dieu seul et unique, les prophètes voyaient dans la conduite des femmes de la "débauche" et s'engagèrent dans un long et âpre combat contre elles. Ils condamnèrent la dévotion des femmes à la déesse si vigoureusement que l'image de la "femme pute" et "porte du péché" devint une idée fixe. Ce n'est que des siècles plus tard, dans les temps assyriens, que le monothéisme de Yahvé propagé par les prophètes devint dominant dans la population, ce qui eut pour résultat d'exclure en général les femmes de la communauté religieuse. Cette dernière était désormais entièrement masculine, et témoignait d'une hostilité grandissante envers les femmes.

Chapitre 7

L'âge du bronze et l'âge du fer en Europe méridionale : les sociétés de la dernière période matriarcale et la montée du patriarcat

Les changements dans les steppes eurasiennes et dans les zones urbaines de Mésopotamie eurent pour résultat une montée du patriarcat en Asie occidentale de deux manières différentes. Ceux-ci furent ensuite exportés en Europe, où ils mirent fin à l'époque matriarcale. La montée du patriarcat en Europe n'aboutit toutefois pas à un type sociétal uniforme. Différentes sociétés matriarcales tardives et certains de leurs éléments perdurèrent longtemps et furent à l'origine de divers phénomènes dans l'âge du bronze.

A partir du milieu du 5^e millénaire, encore dans le Néolithique, les agressifs guerriers montés de la région de la Volga diffusèrent leur mode de vie sur toute la zone de steppe. Certains fondèrent une ancienne culture conquérante sur le cours inférieur du Dniepr et du Dniestr ("ancienne Yamna" 4400-3400). (...) Alors que la culture de Cucuteni-Trypillia en Ukraine et aux limites orientales des Carpates parvint à se protéger des envahisseurs dans sa région et qu'ils vécurent 800 ans en coexistence, les villages de paysans de Karanovo étaient sans défense et à la merci des attaquants. (...) Les peuples de la populeuse culture de Vinca réussirent aussi à s'enfuir vers le nord, s'installant au milieu du bassin du Danube (Hongrie). Ceci montre bien que les premières avancées de guerriers montés venant des steppes restaient une phase patriarcale localisée au sein de l'Europe, qui était à l'époque matriarcale.

Les splendides cultures antérieures, avancées, étaient désormais remplacées par une culture d'éleveurs de bétail patriarcaux qui avaient des troupeaux de bétail et des chevaux et ignoraient tout de l'agriculture. Leur poterie, grossière et grise, restait primitive, les outils étaient faits de bois de cerfs et d'os, semblables à ceux qu'on trouve dans les régions de steppe. Les kourganes étaient construits comme des tombes-terres, mais seulement pour les morts de sexe masculin, les chefs de guerre, qui étaient enterrés avec leurs armes. Si une

femme était enterrée avec un homme, c'était la veuve sacrifiée de son maître, placée à ses côtés sans presque d'offrandes.

Les terres conquises de l'ancienne culture de Cucuteni-Trypillia exercèrent une forte influence qui se répandit en Europe du Sud-Est et en Europe centrale : de 3400 à 3200, des groupes de guerriers montés avancèrent dans le bassin du Bas-Danube une seconde fois et l'occupèrent. Ils transformèrent les anciens "tells" abandonnés, les anciennes collines résidentielles des cultures précédentes, en sièges de leurs chefs de guerre et ils les entourèrent de puissants murs de pierre (Roumanie, Bulgarie et Macédoine).

Pendant les tout derniers siècles du 4^e millénaire, cette seconde invasion indo-européenne, dite "culture des Amphores globulaires" et ainsi dénommée à cause de la forme sphérique de leurs récipients, s'étendit jusqu'en Europe centrale, s'emparant de l'Allemagne méridionale et de la totalité de la Pologne. S'ensuivit la chute de la culture matriarcale TRB en Pologne, dont les tombes à couloir mégalithiques, sous de longs tumulus, construites pour la communauté, disparurent, faisant place aux kourganes des chefs de guerre.

La troisième vague de conquête indo-européenne fut déclenchée par une période de froid extrême avec une sécheresse et une désertification de la steppe eurasiennne vers 3000. Les peuples guerriers montés étaient devenus entièrement nomades et empiétaient une fois de plus sur l'Europe. (...) la porte d'entrée fut une fois de plus le bassin du Bas-Danube (Roumanie, Bulgarie) et encore une fois ils conquièrent le bassin moyen des Carpates dans le cours moyen du Danube (Hongrie, Croatie), et là encore cela déplaça dramatiquement les populations dans toutes les directions. Mais cette fois-ci, les sociétés patriarcales anciennes se déplacèrent l'une l'autre ; celles qui avaient dans le temps été elles-mêmes les conquérantes furent conquises à leur tour. Cette troisième invasion entraîna l'effondrement des cultures de la seconde vague indo-européenne dans la région du Danube, les gens prenant la fuite avec leurs chevaux et leur bétail.

Dans la description de l'indo-européanisation de l'Europe, nous avons largement suivi la théorie de la migration de *Marija Gimbutas*, fondée sur la base de recherches archéologiques de grande ampleur. Cependant, sa théorie dans la description des affrontements dramatiques entre deux formes de société complètement différentes, les sociétés matriarcales et les anciennes sociétés patriarcales dans l'ancienne Europe, a été fortement attaquée. On a même contesté qu'il y ait jamais eu d'invasion indo-européenne car les Indo-Européens avaient déjà vécu en paysans en Anatolie depuis le 7^e millénaire et en auraient pacifiquement émigré vers l'Europe : ce qui revient à attribuer aux Indo-Européens la totalité de la culture néolithique en Europe.

Les résultats d(...)es analyses ADN confirment définitivement la théorie de la migration de Gimbutas. Plus encore, comme elle l'avait décrit, ils suggèrent deux phénomènes sociaux différents : une vague d'immigration par des clans des deux sexes, et une autre vague faite presque uniquement d'hommes. C'est la preuve d'une immigration pacifique au début de l'époque néolithique, sans quoi ces peuples ne se seraient pas mis en route avec un aussi grand nombre de femmes avec enfants que d'hommes. En contraste, l'invasion indo-européenne (la plus importante et la dernière en ces lieux) comportait

presque exclusivement des hommes qui arrivaient pourvus d'une nouvelle technologie d'armes, ce qui suggère des conquérants guerriers.

Un troisième enjeu s'ajoute à ces découvertes dues aux analyses d'ADN : en parallèle avec l'immigration indo-européenne, les hommes des populations indigènes disparurent pratiquement des données génétiques, tandis qu'un nombre disproportionné de femmes indigènes étaient "assimilées". (...) Cette "assimilation" comportait l'enlèvement, le viol des femmes et le mariage forcé avec les conquérants, à moins qu'elles ne préfèrent la mort. Les femmes étaient absolument indispensables pour les hordes d'envahisseurs car, sans elles, leur société serait restée sans enfants et aurait péri à la génération suivante.

Les chefs, en particulier, étaient des patriarches despotiques, avec tout pouvoir sur les femmes, les enfants, les serviteurs et le clan, à un tel degré que leurs veuves, après leur avoir donné suffisamment de fils, étaient considérées comme inutiles et nuisibles, et étaient par conséquent les plus fréquentes victimes des sacrifices humains. Rien dans ce mode de vie n'aurait pu pousser les femmes à le rejoindre si ce n'est la violence. (...) Dans la recherche, on banalise le fait sous les termes de "mariage exogame" (mariage hors de son propre clan) et "intégration sociale". En pratique, toutefois, c'était le viol par des étrangers et la pression toute une vie pour s'adapter, l'exact contraire de l'intégration. (...) Marija Gimbutas a clairement appelé ces deux formes de société par leur nom, et l'establishment archéologique ne le lui a pas pardonné.

Les côtes et les îles de la mer Egée ne disposent pas de vastes zones de terre comme la Mésopotamie. Par conséquent, il ne s'y est pas formé d'Etat basé sur un système d'irrigation complexe et un stockage centralisé. (...) Ce qui aboutit au développement de peuples navigateurs qui eurent une grande influence sur les sociétés voisines.

La mer Egée était aux marges du développement social de l'Asie occidentale, situation par ailleurs favorable pour les cultures insulaires qui purent se développer longtemps sans encombres et la grande île de Crète en est le meilleur exemple. (...) Elle fournit donc un exemple du haut degré jusqu'auquel peut prospérer une société matriarcale. (...) Quand la période de la poterie y fit aussi son apparition, les récipients ont présenté d'emblée un style hautement individué, sans ressemblance avec les cultures de la méditerranée orientale ou occidentale. (...) La période ancienne de la culture minoenne en Crète, la "période pré-palatiale" (3200-2100), correspond à l'âge du bronze ancien.

On admet généralement que la société crétoise était égalitaire à cette époque, car les grands bâtiments étaient des maisons de clans et les structures funéraires élaborées étaient des sépultures collectives. En d'autres termes, nous trouvons ici la même organisation matriarcale que celle dont l'Anatolie était coutumière.

Dans la période moyenne de la culture minoenne, ou "période proto-palatiale" (2100-1700), se produisit un nouveau redressement, inhabituellement rapide, de l'ancienne culture de Crète, dû à l'invention d'un nouveau type de navire. Les Crétois développèrent des bateaux à quilles, qui leur permettaient de voguer en haute mer dans une relative sécurité, alors que les anciens voiliers sans quille capotaient facilement et ne convenaient qu'à la navigation côtière, faisant de toute traversée en haute mer une aventure redoutable.

Ainsi équipés de navires adaptés à la haute mer, les Crétois établirent des routes maritimes permanentes en direction de tous les pays de la méditerranée orientale. (...) Des groupes spécialisés de femmes artisanes ainsi que de marchands et de navigateurs firent leur apparition et des centres urbains se formèrent : Cnossos, Phaistos, Malia, Kato Zakros, Kydonia, Kommos, Palikastro et Archanès. Ces villes adoptèrent l'architecture palatiale des autres cultures de la côte d'Asie Mineure, qui à l'époque n'existait nulle part ailleurs en Europe. En Crète, toutefois, ces "palais" seraient plus justement nommés "palais-temples", puisque ce n'étaient pas des monuments à la domination impériale en Crète, mais plutôt des édifices religieux. (...) On n'y a découvert aucune fastueuse salle du trône ni salle de résidence royale.

L'élégance de cette culture a stupéfié tous les scientifiques qui l'ont étudiée et on a pu dire qu'"elle irradie un charme unique et l'affirmation la plus totale de la beauté de la vie que le monde ait jamais connue". (...) Durant cette période, la Crète ancienne devint une civilisation maritime à un vaste réseau commercial, et les marchands minoens sillonnaient toute la région égéenne avec leur nombreuse flotte. A la même époque, ils sécurisèrent les routes maritimes, en décidant de mettre un terme à la piraterie. Ils établirent des bases sur certaines îles, aussi bien que sur les côtes de la Grèce et de l'Anatolie, les prétendues "colonies".

Ce n'étaient cependant pas des bases militaires, mais des sites commerciaux, consistant en petites communautés de marchands crétois qui habitaient les lieux. Ils avaient néanmoins une grande influence sur les populations locales, et dans ces lieux adoptèrent de nombreux éléments des cultures minoennes : types de bâtiment, style vestimentaire, écriture, ainsi que les poids, les mesures, les formes, les styles et les rites religieux.

Les <Grecs anciens appelaient ce réseau commercial crétois une "thalassocratie", c'est-à-dire une suprématie navale - terme totalement erroné qu'on a employé à répétition. Il est erroné parce que les Crétois n'avaient pas de forces armées et n'exerçaient pas de domination. Il n'existe pas de témoignage archéologique susceptible de suggérer qu'il y ait eu une administration militaire ou gouvernante dans les prétendues "colonies". Le contrôle du monde des îles égéennes et de leurs habitants mobiles qui sillonnaient la mer aurait supposé une énorme flotte de guerre, qui n'existait pas dans l'Egée pendant l'âge du bronze. Un système d'exploitation était impossible, comme l'a bien montré la courte durée des tentatives athéniennes en ce sens. Ce qui prouve qu'il n'y avait pas de suprématie navale minoenne ni de roi Minos à la tête de l'ancienne culture crétoise pour lui donner force de loi.

Joan Cichon a magnifiquement mis en évidence les modèles matriarcaux de la culture minoenne dans ses publications et je la suis globalement en ce qui concerne l'ordre économique et social. Cichon se fonde sur la définition du "matriarcat" dans les Recherches matriarcales modernes, qui lui ont servi de guide. (...) Les femmes étaient tout à fait présentes dans la vie publique de la société minoenne, comme l'indiquent les murs peints des maisons et des palais-temples tout comme les fresques en miniature et les gravures sur les anneaux de signature.

Par exemple, la petite "Fresque de la tribune" du palais de Cnossos présente des femmes parées de beaux habits et coiffées avec art siégeant dans les tribunes sur les deux côtés d'un sanctuaire tripartite, qui discutent avec animation. Toutes sont dépeintes en détail et sont vêtues du costume minoen typique, qui consiste en une jupe à couches multiples garnie de volants et un corsage ajusté qui laisse voir les seins. Dans les cultures matriarcales, la nudité des seins n'a pas de connotation sexuelle mais est le signe de leur nature maternelle. Les femmes assises sont entourées d'une grande assemblée d'hommes, dont seule la tête est sommairement représentée ; la couleur brun-rouge de la peau est caractéristique des hommes, alors que les femmes sont toujours peintes avec la peau claire. Les femmes occupent visiblement une place centrale, puisqu'elles siègent à la place d'honneur, alors qu'on ne voit aucun personnage masculin éminent. (...) Les femmes dans le sanctuaire ne sont pas des "dames de la cour qui bavardent" mais des prêtresses lors d'un évènement public.

La théorie en vigueur veut que la période des Premiers palais ait apporté à la Crète le premier Etat, parce que les personnes centrales opéraient désormais à partir des palais centraux et contrôlaient la région environnante. On retrouve là l'idée habituelle que les grands bâtiments ne peuvent avoir été planifiés et construits que par les "élites", ce qui présuppose l'exploitation du peuple, laquelle en retour appelle coercition de la part de l'Etat. (...) Mais quelle était l'organisation militaire qui avait conduit à cette machine d'Etat et l'avait appliquée ? On n'a trouvé -aucune trace en Crète des arsenaux d'armes requis, ni aucune image de guerriers ou de dirigeants vainqueurs, et aucun des palais-temples ou grandes villas n'avait de fortification d'aucune sorte. Tout ce que l'on peut voir là est une projection à partir de la Mésopotamie tardive sur la société minoenne, sans la moindre justification.

De même, on ne peut identifier aucun centre politique, car l'architecture, les dispositifs d'installation et els directives administratives dans les prétendus "arrière-pays" des palais mettent en évidence un haut degré d'indépendance et d'autonomie régionale. (...) les palais ne se démarquaient pas non plus des habitations ordinaires, n'étaient pas séparés des communautés, parce qu'ils servaient aussi de locaux pour les assemblées et les cérémonies, c'est-à-dire de temples - exactement comme c'était le cas pour les grands bâtiments d'assemblée dans la plus ancienne période néolithique d'Asie occidentale. Le fait qu'ils étaient ouverts sur tous les côtés et n'avaient pas de clôtures indique que les palais-temples étaient la propriété du peuple, tout comme le terrain sur lequel ils étaient construits.

C'était une société bien structurée, égalitaire et basée sur les clans. De plus vastes alliances de clans étaient non seulement à la base de la construction de chaque palais-temple de région, mais elles géraient aussi le commerce maritime avec des groupes de marins et de marchands, se rendant mutuellement service grâce à leurs talents spécifiques. Car même dans le commerce maritime, il n'y a aucune preuve de combats minoens dus à la concurrence.

D'autres articles de la culture matérielle circulaient également, comme c'était le cas non seulement des beaux produits artisanaux crétois, mais aussi d'objets provenant du commerce maritime de l'île, que les chercheurs ont trouvé répartis de façon générale. En d'autres termes, il n'y avait pas d'élite qui aurait accaparé de tels biens exotiques de luxe à

son profit. Ceux ou celles qui produisaient des objets spéciaux, comme les marchands, en faisaient don, la culture matérielle étant ainsi caractérisée par un haut niveau de prospérité.

Cela est confirmé par les thèmes stylistiques, qui se ressemblent à travers toute la Crète, et par la similitude des représentations symboliques. Tout ceci suggère une économie typiquement matriarcale de réciprocité et d'équilibre, dont la force motrice repose sur les célébrations communautaires où divers biens circulent sous forme de dons, équilibrant en cela les disparités économiques et apportant une prospérité générale.

Il est essentiel de savoir comment s'organisent ces clans : selon la lignée patriarcale ou matriarcale ? Dans les cités côtières d'Asie occidentale, les femmes jouissaient de positions élevées en tant que prêtresses et administratrices de l'économie agricole, et il se développa une forme démocratique de politique. Cependant, les clans étaient organisés selon les lignées patriarcales, la richesse obtenue par le commerce maritime restait aux mains des hommes et les femmes étaient exclues de la politique - ce qui, en dépit des éléments matriarcaux que comportaient ces sociétés, ne constitue plus une société matriarcale.

La matrilocité (fait de résider avec le clan maternel) dans la Crète minoenne est d'abord et avant tout confirmée par les grandes maisons. Il a été prouvé que les sociétés matriarcales ont des bâtiments considérablement plus grands que les sociétés patriarcales : elles ont des maisons claniques au lieu d'avoir des maisons familiales. En Crète, les maisons d'une longueur de soixante mètres étaient courantes.

La société minoenne a conservé ses racines matriarcales à travers toutes ses époques, montrant quels sommets de brillance culturelle peut atteindre une culture matriarcale quand on ne la dérange pas. Après l'effondrement des grandes civilisations du Danube, elle a été la dernière haute culture matriarcale qui, grâce à sa position insulaire protégée, a été capable de survivre à la patriarcalisation de vastes pans du continent pendant longtemps.

La chute de la culture minoenne à partir de 1450 se produisit de façon extraordinaire. C'est l'éruption du volcan sur l'île de Théra (Santorin) qui amorça sa destruction. (...) Certains volcanologues (...) estiment que l'éruption de Théra a été deux fois plus violente que celle du Krakatoa (...). Les tsunamis ont dû être considérablement plus violents. (...) le trafic maritime s'effondra dans toute la Méditerranée orientale.

Quelques décennies plus tard, une fois calmés les pires effets de la catastrophe, vint le temps des étrangers en Egée, les tribus indo-européennes. (...) Ces premiers Grecs (les Achéens) conquièrent l'île de Crète. Ils nommèrent là un roi autocrate, un "tyran". (...) Ils étaient cependant moins soucieux de commerce que de pillage. (...) C'est ainsi que, pendant l'âge du bronze tardif (1400-1100), la civilisation achéenne-mycénienne remplaça la culture crétoise-minoenne dans toute l'Egée.

Il ne fallut toutefois pas longtemps pour que les conquérants soient à leur tour conquis. Au bout de trois siècles exactement de raids et de sièges de cités outre-mer, en même temps que de querelles dynastiques et de guerres civiles en Grèce même, la civilisation mycénienne fut ébranlée et affaiblie. Elle ne pouvait plus faire face à de nouvelles

attaques des tribus nomades du Nord, et une invasion massive de guerriers montés indo-européens, les Doriens, eut raison des cités de la Grèce de l'âge du bronze. (...) Les envahisseurs possédaient des armes nouvelles en fer, amorçant ainsi l'âge du fer en Europe méridionale. Ils dépeuplèrent le pays en tuant massivement, détruisant les palais-châteaux et les réduisant en cendres.

Il a fallu l'aide d'une autre culture pour que les Grecs de l'Attique réapprennent les techniques du commerce maritime ; ce fut en l'occurrence le peuple phénicien sémite (Cananéens). Après la disparition des héros de guerre achéens et des gangs mercenaires "Terreur de la méditerranée", les Phéniciens profitèrent du vide qu'ils laissaient. En 200 ans, ils créèrent un nouveau réseau commercial qui éclipsa tout ce qui s'était produit auparavant. Là encore, la base était la technologie navale des Minoens, adoptée à présent par les Phéniciens qui avaient des bateaux à quille bien construits leur permettant de naviguer en haute mer. Les Phéniciens avaient une immense flotte de tels vaisseaux, ce qui leur permit d'ouvrir l'Europe et l'Afrique du Nord aux routes commerciales mondiales de l'époque.

A partir de leur ville natale de Tyr au Levant, non seulement ils traversèrent la Méditerranée orientale et la mer Egée et mirent en œuvre des sites de peuplement sur les grandes îles de Crète et d'Eubée, mais ils établirent aussi des bases commerciales en Sicile et en Italie. Ils étaient en contact avec l'Égypte et fondèrent des cités commerçantes tout au long de l'Afrique du Nord, dont la puissante Carthage (814). De là, ils atteignirent la Méditerranée occidentale, avec la France et l'Espagne, et découvrirent la côte Atlantique. Au nom du pharaon Nécho 2 (6^e siècle), ils contournèrent même tout le continent africain. C'étaient les plus grands navigateurs et marchands de leur temps et ils inventèrent l'alphabet phonétique.

Par envie et désir de compétition, les Grecs et plus tard les Romains dissimulaient régulièrement ces exploits, et dévalorisaient la culture phénicienne. Pourtant les Grecs de l'Attique et d'Eubée copièrent tout des Phéniciens : ils apprirent comment disposer des ports, construire des navires marchands de mer, les charger et les décharger avec efficacité et construire des navires de guerre pour se protéger des pirates. Ils copièrent l'organisation usines pour produire les biens à l'usage du commerce maritime et adoptèrent le système phénicien de poids et mesures, comme leur alphabet phonétique. Ils suivirent les Phéniciens sur leurs routes dans la Méditerranée orientale et vers les cités côtières du Levant, où ils établirent des bases commerciales comme celles des Phéniciens.

A partir du 8^e siècle, l'activité commerciale des Grecs s'intensifia et les Athéniens en particulier s'aperçurent de plus en plus de l'enjeu essentiel : la recherche de la richesse, désormais plus facilement obtenue par le commerce que par le pillage. Outre l'ancien ordre féodal des aristocrates et des paysans, émergea une nouvelle classe de marchands, de commerçants et de banquiers, tous en concurrence pour l'or.

Tout était désormais mesuré en valeur monétaire, si bien qu'on pouvait compter et fausser les comptes, autrement dit, donner en retour sans la juste compensation. C'est de cette façon qu'apparut le "capital" et, avec lui, le système bancaire et ses intérêts, que les Grecs apprirent aussi des Phéniciens. Les riches s'enrichirent en faisant "travailler" leur

argent grâce aux intérêts et le capitalisme commercial s'invita dans les classes supérieures et moyennes.

La traite des esclaves commença très tôt chez les Grecs et se prolongea tout au long de leur histoire. Beaucoup de ces esclaves étaient leurs propres concitoyens, réduits à l'endettement et à la pauvreté, ou bien des esclaves amenés des pays "barbares" des environs. Les femmes achetées étaient transformées en esclaves domestiques, les hommes en esclaves dans les ateliers.

Comment se débrouillaient les femmes de l'Attique dans cette société patriarcale ? Prenons les femmes athéniennes. Leur sort n'était pas enviable parce que, en tant qu'épouses d'hommes riches, contrairement aux femmes spartiates, elles n'avaient plus d'importance économique. Leurs devoirs se limitaient à la sphère domestique. Les femmes avaient pour tâche de diriger le foyer domestique, superviser les serviteurs et les esclaves, élever les enfants et rester fidèles à leur mari, qu'elles devaient appeler "maître", en dépit de ses nombreuses absences. Une épouse n'avait pas de possession mais vivait enfermée dans la maison et passait son temps libre à fabriquer des objets textiles. Si une femme s'asseyait à la fenêtre en réalisant ses travaux et voyait un homme dans la rue, elle devait se lever et regagner l'intérieur de la maison. Les visites n'étaient pas autorisées, pas même d'amies, parce qu'on estimait que les femmes étaient les "instigatrices du mal" quand elles étaient ensemble.

Une femme ne voyait son mari que dans la chambre à coucher ; il ne dînait même pas avec elle, mais seulement avec les hommes de son club. Son unique fonction réelle pour son mari était de porter ses fils légitimes, qui devaient hériter de ses droits civiques et de ses biens. C'était là, pensait-on, sa "destinée biologique" (...). Une femme n'était pas même considérée comme un véritable être vivant mais une sorte d'organisme imparfait, ce qu'implique le mot grec *gyne* qui signifie utérus. En possédant une femme, un homme s'appropriait donc l'organe qui lui manquait pour reproduire son propre sexe masculin.

Pendant ce temps, les maris appartenant à l'aristocratie et aux nouveaux riches menaient une vie entièrement différente, se distrayant dans les beuveries, la fréquentation des prostituées et des jolis garçons. Ils appréciaient particulièrement les divertissements avec les hétaires, qui n'étaient pas de quelconques prostituées mais des femmes aristocratiques, versées dans tous les domaines intellectuels, maîtrisant la poésie, la musique et la danse.

Exactement comme les Minoens et plus tard les Phéniciens furent les mentors des Grecs, les Etrusques le furent des Romains. Leurs origines sont discutées, bien que plusieurs indices les signalent comme originaires de la région égéenne, sur la côte d'Asie Mineure. (...) L'origine égéenne des Etrusques est également confirmée par leurs talents dans le travail du métal, car il a été connu beaucoup plus tôt en Asie Mineure (à partir de 1400) et y était beaucoup plus développé qu'en Italie, où il ne débuta qu'à partir du 1er millénaire. Dans le nouvel habitat des Etrusques, il y avait de riches dépôts de minerai de fer, qu'ils savaient utiliser à bon escient. Ils ne fabriquèrent pas en priorité des armes avec ce fer mais des objets innovants et artistiques, ainsi que d'autres en bronze et en or.

Qu'est-ce qui a pu pousser les hommes et les femmes étrusques à quitter leur pays natal sur la mer Egée ? Selon Hérodote, c'est la famine qui obligea des groupes de peuples locaux à émigrer. Pourtant, la famine était plus vraisemblablement le résultat des constantes agressions guerrières des Achéens en Asie Mineure et peut-être ma guerre a-t-elle été la cause directe de leur émigration. En tout cas, au début du 1er millénaire, des groupes étrusques arrivèrent sur l'île de Lemnos et sur la côte de l'Italie centrale, et une haute culture se mit à se développer d'un coup avec eux.

Les Etrusques n'arrivèrent pas en conquérants et ne firent pas la guerre mais s'installèrent d'abord sur la côte, qui n'était pas habitée par les tribus locales, lesquelles habitaient des huttes de chaume dans les montagnes intérieures riches en eau où ils vivaient d'agriculture. A cette époque, Rome, la dite "ville éternelle", n'était qu'un village fait de huttes.

Les Etrusques fondèrent (...) de nombreuses cités avec les tribus indigènes et leur culture se répandit ainsi rapidement. (...) C'étaient d'excellents urbanistes et constructeurs, ainsi que des experts de l'irrigation et du drainage, si bien que des ingénieurs étrusques étaient souvent appelés à venir en aide aux autres peuples. A compter du 6^e siècle, ils avaient transformé l'Etrurie en un florissant paysage cultivé et construit des dizaines de villes. (...) La Rome ancienne hérita également sa structure urbaine des Etrusques. Les villes étaient des cités-Etats politiquement indépendantes, les cinq les plus importantes étant unies au sein d'une confédération religieuse pour maintenir la paix intérieure. Les Etrusques n'ont jamais voulu de gouvernement central et n'en ont donc pas formé. Dans une phase particulière de leur culture il y eut une royauté, de concert avec des chefs de clan importants et de riches marchands, chaque cité ayant une structure politique de ce type.

Que cela ait conduit à une société strictement hiérarchique avec des "élites" et des "dépendants" reste toutefois controversable, du fait que, au même moment, il y avait aussi des prêtres et des prêtresses très respectés, des officiels, des architectes, des ingénieurs, des spécialistes de l'art de la forge et des femmes, également respectées, spécialistes de l'art de la céramique et de la production textile. Par-dessus tout, les riches ne thésaurisaient pas leur richesse en privé, mais la dépensaient pour la communauté, investissant dans leur cité, faisant construire trottoirs, systèmes d'égouts et bassins portuaires.

Cette approche se fondait sur la valeur du partage, de la réciprocité et de l'équilibre, des valeurs précisément matriarcales, qui caractérisaient encore la culture étrusque. On peut le vérifier dans l'architecture funéraire des grands complexes de tombes : ce ne sont pas des tombes individuelles, mais des tombes communautaires pour des clans entiers, qui pouvaient être plus ou moins prospères. Les structures funéraires ne reflètent non plus aucune hiérarchie de sexe mais contiennent hommes et femmes en proportions égales et avec les mêmes objets funéraires. C'est la preuve de l'existence d'un système clanique égalitaire, comportant des mariages individuels intégrés au système, comme base de l'ordre social des cités.

C'est toutefois leur extraordinaire joie de vivre qui caractérisait véritablement la culture des Etrusques, et elle ne s'arrêtait pas au bord de la tombe. L'intérieur des chambres funéraires était décoré de fresques murales colorées ; c'était littéralement "vibrant" de

couleurs à l'intérieur. Aucune image de deuil ou de lamentations n'a été découverte, pas de conception de la mort sinistre et hostile comme chez les Grecs et les Romains indo-européens.

A l'inverse, les fresques étrusques présentent des scènes célébrant la beauté et le plaisir, reflet d'un au-delà joyeux, qui renseigne sur le style de vie hédoniste des hommes et des femmes étrusques - rappelant la joie de vivre de la culture minoenne. Les scènes de repas festifs étaient très importantes dans ce monde comme dans l'au-delà, et sont le thème le plus récurrent dans les fresques. Comme en Crète, les banquets n'étaient probablement pas un simple divertissement profane mais étaient aussi des cérémonies religieuses qui célébraient la cohésion des clans et des communautés. Il est intéressant de constater que les femmes et les hommes étaient représentés en égale proportion, les femmes n'étant pas des hétaires ni des prostituées mais les épouses des hommes.

Les Romains appelaient les Etrusques un "tas d'obèses" à cause de leur amour des plaisirs et de la consommation, tandis que les grecs prétendaient que les femmes étrusques "vivaient dans l'immoralité". Les Grecs n'arrivaient pas à imaginer des épouses participant à des banquets, appréciant la boisson et même portant des toasts ! L'historien grec Théopompe (4^e siècle) décrivait la liberté des femmes étrusques avec stupeur : elles prenaient grand soin de leur corps, faisaient du sport avec les hommes - et elles le faisaient nues ! Elles étaient très belles, elles savaient aussi lire et écrire et étaient cultivées. Elles pouvaient aussi se choisir un autre homme que leur mari pour une aventure amoureuse, ce qui arrivait fréquemment après un banquet, et elles élevaient tous leurs enfants sans se soucier de l'identité du père. Autrement dit, même si les Etrusques pratiquaient le mariage en couple, les femmes non seulement avaient toute liberté sexuelle, mais leurs droits à l'éducation étaient aussi indépendants des hommes, conséquence claire de la lignée maternelle et du contrôle de leurs propres biens. Les enfants portaient dans tous les cas le nom de leur mère et n'appartenaient qu'au clan de la mère.

Les femmes romaines ne possédaient rien et n'héritaient de rien : leur seule fonction était de tenir la maison et de porter des enfants. Leur devoir consistait à donner naissance à trois ou quatre enfants, de préférence des fils, car l'Empire romain avait besoin de soldats. Une femme romaine n'avait même pas un nom à elle, on l'appelait "fille de son père" ou "femme de son mari" et, si le mari mourait avant elle, elle devait obéir à un gardien légal. (...) Les vertus appréciées qu'on louait chez les femmes étaient l'obéissance, la soumission et la fidélité, si bien qu'une femme devait se soumettre au clan patrilinéaire de son mari mais aussi à ses dieux. Le "pater familias", le père de famille romain, avait un pouvoir absolu sur sa femme et ses enfants ("patria potestas") Quant aux enfants, il pouvait les abandonner s'il ne les aimait pas, ce qui arrivait le plus souvent avec les fillettes.

Pour ce qui est de sa femme, qui comme toutes les femmes étaient censée être intrinsèquement "mauvaise", il était tenu de la guider strictement, la menaçant si elle désobéissait, la punissant physiquement et appliquant le viol conjugal. Il avait aussi droit de vie et de mort sur elle, c'est-à-dire qu'il pouvait la tuer impunément. Dans la loi romaine, l'épouse était la propriété privée de son mari, un simple objet.

D'un autre côté, on s'attendait à ce qu'un homme véritable apprenne par ses expériences amoureuses, avec des femmes mariées ou non mariées, pratique qui bien entendu ne nuisait qu'à la femme séduite. Dans toutes les phases de l'Etat romain, les femmes ont été exclues de la vie publique et de la politique, elles passaient toute leur vie sous la surveillance des hommes et tout était mis en œuvre pour qu'elles "ne se libèrent pas des chaînes de l'esclavage" (tribune du peuple romain).

Ceci s'opposait radicalement à la culture des hommes et des femmes étrusques. Au vu de tous les faits susmentionnés, il est évident que les Etrusques avaient apporté une société matriarcale tardive de la région égéenne. (...) La plupart des divinités étrusques étaient féminines ; leur Grande Déesse s'appelait "Uni" et on considérait qu'elle pénétrait et englobait tout. Pour les femmes et les hommes étrusques, les puissances divines étaient partout présentes et intervenaient constamment dans les événements.

Vers 500, les Romains se révoltèrent contre les rois étrusques qui les avaient gouvernés pendant longtemps, et en 474 ils proclamèrent la République romaine qui - comme toujours en pareil cas - était une république d'hommes. (...) Dans la période suivante, les poètes et philosophes romains, comme leurs homologues grecs, établirent fermement la misogynie ou haine des femmes. Avec l'expansion de l'Empire romain pendant les siècles suivants, se répandirent à travers l'Europe non seulement leur société de détenteurs d'esclaves mais aussi la misogynie gréco-romaine.

Les Basques désignent leur pays du nom d'"Euskadi", région jadis considérablement plus vaste qu'elle ne l'est actuellement. (...) Le peuple basque a vu un grand nombre de conquérants arriver et repartir : les anciens Indo-Européens, les Phéniciens sémites, les Celtes, les Romains, les Visigoths, les Mores, mais il ne s'est jamais ni adapté ni incliné, préférant se replier dans les lointaines montagnes granitiques des Pyrénées. Les femmes et les hommes basques ont une claire et inébranlable conscience de la valeur de leur culture et de son ancienneté.

Ce qui le montre le mieux, c'est leur ancienne religion de la déesse et leur calendrier lunaire, en usage presque jusqu'à présent (début du 20^e siècle). Leur grande déesse est Mari, qui a de nombreux noms locaux selon les grottes où elle apparaît. Ces grottes ne sont pas n'importe lesquelles, mais des sanctuaires-grottes paléolithiques, qui abondent dans les Pyrénées : on les considérait comme le mystérieux utérus de la Terre. Selon les mythes, Mari vit d'ordinaire à l'intérieur de la Terre, où elle transforme tout ce qu'elle veut en or. Son monde souterrain est splendide, elle y cuit le pain et les rivières de lait et de miel s'en écoulent. (...) La nuit, elle apparaît exactement avec le symbolisme décrit dans les grottes paléolithiques : la femme, la lune et le taureau, ce qui signifie la mort et la renaissance.

Déesse du temps qu'il fait, elle apporte orages, pluie et sécheresse. Par ailleurs, le soleil et la lune sont des figures féminines, car ce sont des manifestations de la déesse. Les sept étoiles de la Grande Ourse sont considérées comme ses sept sœurs et les sept provinces basques sont associées à ces étoiles. (...) C'est la vision du monde immémoriale matriarcale qui, dans ce cas, a été transmise jusqu'à une époque récente non seulement par fragments mais complètement sous la forme de cette déesse.

Le culte basque du taureau fait aussi partie de sa vénération. Ce culte est lui aussi très ancien et était très largement répandu dans les cultures méditerranéennes pré-indo-européennes, où le taureau n'a jamais symbolisé comme on le prétend la "fertilité mâle", mais était l'animal lune de la déesse et lui était consacré. (...) Même aujourd'hui dans le Pays basque, de jeunes hommes prennent le risque, en l'occurrence quand les taureaux sont lâchés dans les rues de Pampelune et que les jeunes courent juste à l'avant des bêtes, le plus près possible pour montrer leur courage. Même s'ils ne le perçoivent plus, la course au taureau est aussi un ancien rituel cultuel, dont la signification originelle a dû être la même dans la Crète minoenne. D'un autre côté, particulièrement dans l'Espagne patriarcale, la chose s'est pervertie avec la "corrida", ou combat avec le taureau, qui vise toujours à la défaite du taureau et à sa mort inévitable, après avoir été provoqué, blessé et torturé pendant de longues heures. En ce sens, le combat avec le taureau représente aussi, comme à Marduk et Tiamat, le meurtre symbolique de la déesse mère.

Comme les croyances immémoriales des Basques, leur ancien ordre social a été abîmé durant les derniers siècles. Cet ordre est resté matriarcal plus longtemps que tout autre, pendant des milliers d'années, ce qu'on peut encore constater aujourd'hui à un certain degré dans certains dispositifs. Par exemple, comme le veut leur tradition, ils n'ont pas tendance à user du nom de leur père mais du nom de leur maison. Le nom des maisons s'héritait et s'ajoutait au prénom usuel. Par exemple, "Loisa de Pequerin" veut dire "Louise, de la maison Pequerin", ou bien tous les membres de la maisonnée sont appelés, ensemble, "ceux de la maison Pequerin". A chaque génération, le premier né, garçon ou fille, hérite de la maison, du troupeau correspondant et d'un peu de terre agricole, en sorte que soit le fils aîné soit la fille aînée est l'unique héritier. Ils sont considérés comme le "chef de maison" et représentent la famille étendue des huit à dix personnes qui y vivent vis-à-vis du monde extérieur.

Au conseil du village, par conséquent, seuls les chefs de maison hommes ou femmes se réunissent pour décider sur les questions de propriété collective, comme les forêts et les pâturages en montagne où les animaux passent l'été. C'est une mesure égalitaire pour ce qui est des chefs de maison mais non des autres, car les plus jeunes n'héritent de rien, ne possèdent rien et n'ont pas non plus voix au conseil du village.

Quand il se marie, le ou la chef de maison épouse toujours une personne plus jeune d'une autre maison. Ces hommes ou des femmes, qui entrent dans une maison par le mariage, peuvent s'estimer chanceux, mais ils n'ont guère voix au chapitre. Deux chefs de maison ne s'épousent jamais, parce qu'on ne saurait plus alors à quelle maison ils appartiennent. La plupart des plus jeunes descendants restent par conséquent célibataires, bien qu'ils jouissent de la liberté sexuelle, en dépit des interdits de l'Eglise. Leur condition en a néanmoins contraint beaucoup à émigrer, en France, en Espagne ou en Amérique du Sud. Une telle situation ne représente plus pleinement un ordre clanique matriarcal égalitaire.

Chapitre 8

L'âge du bronze et l'âge du fer en Europe au Nord des Alpes : éléments matriarcaux dans un environnement patriarcal

Alors que l'évolution de l'Europe méridionale a été marquée par les peuples navigateurs, dans l'Europe au nord des Alpes ce sont des nomades montés avec leur bétail qui laissèrent leur empreinte sur les cultures de l'âge du bronze. Leurs invasions à la fin du 3^e millénaire (âge du bronze ancien) représentèrent l'évènement crucial qui affecta les peuples matriarcaux vivant dans la région après la destruction de toutes les cultures matriarcales dans le Sud-Est de l'Europe. En même temps dominaient les mariages avec les femmes pré-indo-européennes locales, par les groupes d'envahisseurs en dépendaient pour s'assurer une progéniture. Dans la première génération, ces mariages se firent par viol et sous contrainte, brutalité quelque peu atténuée dans les générations suivantes car les femmes étaient dorénavant les propres filles des conquérants. Néanmoins, les femmes étaient devenues des objets de troc entre les hommes.

La quête de lieux qui leur offrent une vie acceptable était probablement la raison essentielle de la migration des femmes à travers l'Europe centrale. (...) De nombreux endroits avaient échappé à la patriarcalisation, si bien que la situation culturelle était encore très ouverte. Les bastions, sous formes de sites de peuplement sur les éminences, entourés de murs massifs et dotés de portes fortifiées, n'ont été nullement découverts partout et ne se répandirent que lentement à partir du Sud-Est en Europe centrale. Leur but était de déplacer les peuples indigènes et de s'emparer de leurs terres en tant que régions encore inoccupées. Les sites de peuplement de petits chefs guerriers locaux au sommet des collines n'étaient toutefois que de courte durée.

Dans l'âge du bronze moyen (1600-1300), pratiquement tous les bastions furent abandonnés. Des sites de peuplement dispersés faits de fermes prirent le relais, dépendants d'une économie de subsistance, sans production de surplus pour aucun centre de chefs. Ceci évoque un renouvellement de modèles égalitaires - seulement toutefois entre hommes, car en même temps les relations familiales patriarcales initiales s'étaient renforcées en interne.

La situation changea dans l'âge du bronze final (1300-800) pour tous les domaines de la société. Non seulement le bronze était dorénavant largement disponible et utilisé dans maints types d'objets de la vie de tous les jours, mais la construction de sites de peuplement fortifiés en haut de colline reprit de plus belle. (...) Les tribus d'Europe centrale qui construisirent de telles fortifications en haut de colline à partir de 1300 étaient les *anciens Celtes* et ce type d'architecture les caractérise.

La formation de la *culture celtique* dans l'âge du bronze final amena un changement dans les coutumes funéraires. Les cadavres des chefs guerriers étaient encore enterrés sous des tumulus, alors que les personnes ordinaires étaient brûlées et leurs cendres déposées dans des urnes inhumées dans de grands cimetières, sans objets funéraires. Une division nette de la société en deux strates fit alors son apparition, avec une classe dominante et une classe paysanne. Cela s'accompagna d'un changement draconien dans les idées religieuses. (...) Les gens cessèrent de croire à la continuation physique de la vie dans un bel Autre Monde et ne crurent plus qu'en un Monde souterrain d'ombres pâles et sans visage, ce qui est une conception de la mort caractéristiquement indo-européenne.

La nouvelle période de sécheresse affecta non seulement l'Europe centrale, mais plus encore les steppes, apportant de l'est un regain de trouble. Une fois de plus, des nomades

guerriers montés arrivèrent en Europe et s'installèrent dans les basses terres hongroises. (...) Mais les guerriers montés envahisseurs étaient à présent équipés d'armes en fer, représentant une menace pour tous les territoires voisins d'Europe centrale. C'est alors que commença l'âge du fer, époque agitée marquée par une montée régulière de la violence.

Lances et épées à double tranchant étaient à présente utilisées à cheval et sans merci. Les découvertes archéologiques montrent une augmentation dramatique à l'époque des blessures graves dues à des coups d'épées dans les squelettes des hommes. En outre, durant les 7^e-6^e siècles, les Scythes, nomades montés, envahirent la Hongrie à leur tour, poussant leurs attaques bien organisées jusqu'en Europe centrale (Sud-Est des Alpes, Ouest de la Pologne). Les Celtes parvinrent cependant à les repousser. Ils avaient développé entre-temps la culture de Hallstatt de l'âge du fer, avec une stricte hiérarchie sociale et une puissante caste de guerriers qui se servaient de chars en groupes d'une grande mobilité, sous la conduite de seigneurs de guerre dignes du nom.

Partout où ils apparaissaient, les Celtes déclenchaient le "*Tumultus gallicus*", mobilisation panique de tous les habitants de la cité. En 390, ils pillèrent Rome, exploit qui leur valut de passer enfin sous les projecteurs de l'historiographie. Ils gagnèrent jusqu'aux régions lointaines occupées par les Grecs en Italie du Sud, jusque chez les Thraces et les daces à l'ouest, où ils servirent comme mercenaires.

Les Romains avaient une technique militaire supérieure et étaient mieux entraînés au commandement que les Celtes, si bien qu'ils finirent par l'emporter sur ceux-ci et les soumirent à leur suprématie. En conséquence les Celtes - comme tous les autres peuples de l'Empire romain - furent systématiquement romanisés en termes de langue, législation et structure sociale.

Avec les Romains, la guerre devint un état de choses permanent dans toute l'Europe. (...) Finalement, les armées romaines réussirent à conquérir les deux tiers de la Grande-Bretagne. Elles construisirent le mur d'Hadrien en travers de l'île d'est en ouest à titre de protection contre les "barbares" écossais du Nord - les murs étant un moyen bien éprouvé de s'assurer le pouvoir dans l'histoire patriarcale.

Le sort des femmes celtes ordinaires n'avait rien (...) de merveilleux. Elles étaient exclues de tout le champ politique. Les décisions se prenaient dans l'assemblée des guerriers, à quoi elles n'avaient pas le droit de prendre part. Leur sort était de se marier, d'avoir des enfants et de tenir la maison, car, comme partout dans le patriarcat, les femmes celtes étaient tenues d'assurer la lignée paternelle. La position de la femme dépendait de la quantité de biens en propriété qu'elle apportait, ou non, dans le mariage, "propriété" signifiant d'ordinaire troupeau.

Les dieux celtes ont été placés au-dessus des anciennes déesses, mais ces dernières ne se sont pas complètement perdues. Même la déesse primale des Pictes, Dana, a été sauvegardée par les noms de certains éléments du paysage.

Les peuples de l'âge du bronze en Europe du Nord sont les *anciens Germains*. Ils avaient appris l'agriculture et la construction navale des femmes et des hommes indigènes,

comme le confirment les dessins rupestres, où on les voit sur des navires, levant leur hache de combat. Ils profitèrent aussi de la culture mégalithique des indigènes et la profanèrent pour construire de grandes tombes individuelles pour leurs chefs. A partir de 1500, ils importèrent des armes en bronze et des objets en bronze de l'Allemagne centrale.

L'âge du fer arriva fort tard en Europe, durant le 1er millénaire, et cela ne se passa pas bien au début pour les Germains. Le changement climatique, avec de terribles sécheresses vers la fin du 1er millénaire, accompagné d'une période froide en Europe du Nord, les priva de terre arable et de pâtures. (...) Ils survécurent en pratiquant raids prédateurs et pillages dans les régions celtes, avant de finir par migrer en masse vers le sud, plus riche. De la côte baltique de l'Allemagne du Nord à la Bohême, ils soumièrent et germanisèrent la population locale qui avait précédemment été sous influence celte.

Les femmes germaniques ordinaires, comme les femmes celtes, étaient exclues de la politique car les décisions se prenaient dans l'assemblée des guerriers. Elles avaient moins le choix de leur mari que dans la société celte. Les femmes celtes avaient le droit de décider, en donnant un bol d'eau à l'homme de leur choix en présence des hommes de la famille ; dans les maisons royales, c'était un gobelet de vin.

Cependant, malgré ces conditions maritales, il y avait naturellement un code d'honneur en vigueur chez les hommes germaniques qui leur interdisait de maltraiter leurs femmes. La violence envers les femmes était déshonorante. (...) On ne trouve donc que rarement des éléments matriarcaux chez les Germains dans leur ordre social : comme avec les Celtes, il faut se tourner vers la sphère religieuse pour les trouver.

Avec l'émergence du christianisme, la situation des déesses et des femmes devient plus précaire encore. Certains Germains de l'Ouest et du Sud avaient déjà été vaincus par les Romains et ils durent accepter la hiérarchie et la loi romaines strictes, qui rabaissèrent significativement le statut de la femme germanique. Ensuite, soutenue par la puissance militaire de Rome, le christianisme parvint aux Germains. Encore plus tard, dans les débuts du Moyen Âge, il a été imposé par la force de l'épée, de la France à l'ensemble du monde germanique. On peut en prendre pour exemple le "massacre de Verden" où 4500 Saxons qui refusaient de se convertir au christianisme, furent mis à mort par Charlemagne. La tâche des missionnaires fut d'autant plus facile que les Germains n'avaient pas de religion organisée - contrairement aux Celtes avec le druidisme.

La déesse, vers laquelle les femmes pouvaient encore se tourner pour qu'elle les reconforte et les aide, fut désormais diabolisée, et les prêtresses qui les avaient soutenues furent abolies. C'est ainsi que les derniers éléments matriarcaux disparurent. La prêtrise devint monastique et exclusivement masculine, aussi masculine que Dieu-le-Père et son fils unique, et la misogynie, qui voyait dans les femmes la source de tous les maux, devint partie intégrante de la théologie chrétienne.

Ce qui avait commencé comme "chasse aux sorcières" finit par faire partie de la vision du monde partagée et s'amplifia en une folie séculaire de pogroms contre les femmes en général, apportant à des milliers d'entre elles une mort horrible dans les flammes du bûcher. Cela représenta le pire palier jamais atteint dans le développement du patriarcat en Europe.

